

## Fétichisme du nom, échanges affectifs intra-familiaux et affinités électives

Bernard Vernier

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Vernier Bernard. Fétichisme du nom, échanges affectifs intra-familiaux et affinités électives. In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 78, juin 1989. L'amour des noms. pp. 2-17;

doi : <https://doi.org/10.3406/arss.1989.2887>

[https://www.persee.fr/doc/arss\\_0335-5322\\_1989\\_num\\_78\\_1\\_2887](https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1989_num_78_1_2887)

---

Fichier pdf généré le 22/03/2019

## **Résumé**

Fétichisme du nom, échanges affectifs intra-familiaux et affinités électives.

Une sociologisation des hypothèses de Freud et de Stekel sur l'existence de choix d'objet incestueux ayant pour support un nom avait permis de montrer que les désirs inconscients tels qu'ils sont structurés par les rapports sociaux tournent systématiquement l'impératif de l'échange et les interdits portant sur l'inceste. Tout indique que ces hypothèses sont pertinentes dans un grand nombre de sociétés, y compris la nôtre, et qu'elles peuvent s'appliquer tant aux choix amoureux qu'aux choix amicaux et plus généralement à tous les choix de partenaires qui comportent un minimum d'investissement affectif. C'est ce que l'on a voulu montrer d'une part à travers l'étude des choix amoureux ou amicaux des auteurs tels que Freud, Balzac, Rousseau, d'autre part à travers l'analyse statistique des choix matrimoniaux effectués dans des familles de la bourgeoisie du Nord de la France qui permet, semble-t-il, de découvrir quelques lois de l'économie des échanges affectifs intra-familiaux.

## **Zusammenfassung**

Namensfetischismus, innerfamiliärer affektiver Austausch und Wahlverwandtschaften.

Durch Soziologisierung der Hypothesen Freuds und Stekels über die Wahl von inzestiösen Objekten auf der Grundlage von Namen konnte - am Beispiel der Wahl von Ehegatten auf der griechischen Insel Karpathos - gezeigt werden, daß die unbewußten Wünsche so, wie sie durch die Sozialbeziehungen strukturiert sind, systematisch den Imperativ des Austauschs und die den Inzest betreffenden Verbote umgehen. Ailes deutet darauf hin, daß diese Annahmen auf eine Großzahl von Gesellschaften, darunter auch der unseren, zutreffen und daß sie sich ebenso auf die Liebes- wie Freundeswahl beziehen und generell auf alle Partnerwahl, in die ein Minimum an affektiver Besetzung eingeht. Dies sollte einerseits durch die Untersuchung der Liebes- und Freundeswahl von Autoren wie Freud, Balzac und Rousseau gezeigt werden, andererseits durch statistische Analyse der Wahl von Ehegatten in bürgerlichen Familien Nordfrankreichs, mit der sich offenbar einige Gesetzmäßigkeiten der Ökonomie des innerfamiliären affektiven Austauschs aufdecken läßt.

## **Resumen**

Fetichismo del nombre, intercambios afectivos intra-familiares y electivas afinidades.

Una sociologización de las hipótesis de Freud y de Stekel acerca de la existencia de elección de objeto incestuoso que tiene como soporte un nombre había permitido mostrar, a propósito de las elecciones matrimoniales en la isla griega de Karpathos que los deseos inconscientes tales como están estructurados por las relaciones sociales eluden sistemáticamente el imperativo del intercambio y las prohibiciones que tienen por objeto el incesto. Todo indica que estas hipótesis son pertinentes en muchas sociedades, incluso la nuestra, y que pueden aplicarse tanto a las elecciones amorosas como a las elecciones amistosas y generalmente a todas las elecciones de compañeros que requieren un mínimo de inversión afectiva. Aquello es lo que se ha querido mostrar por una parte mediante el estudio de las elecciones amorosas o amistosas de autores como Freud, Balzac, Rousseau, por otra parte a través el análisis estadístico de las elecciones matrimoniales hechas en familias de la burguesía del Norte de Francia que permite, a mi parecer, descubrir algunas leyes de la economía de los intercambios afectivos intra-familiares.

## **Abstract**

Name Fetishism, Intra-Familial Affective Exchanges and Elective Affinities.

A sociologization of the hypotheses of Freud and Stekel on the existence of choices of incestuous object based on a name made it possible to show, with respect to matrimonial choices on the Greek island of Karpathos, that unconscious desires, as structured by social relations, systematically revolve around the imperative of exchange and incest taboos. Everything suggests that these hypotheses are pertinent in a large number of societies, including our own, and that they can be applied to choices in love and friendship and more generally to all choices of partners which imply any degree of emotional investment. This article seeks to demonstrate this, on the one hand through a study of the choices in love or friendship of authors such as Freud, Balzac and Rousseau, and on the other hand through statistical analysis of matrimonial choices in families in the bourgeoisie in northern France, which

seems to make it possible to discover some laws of the economy of intra-familial affective exchanges.

# FÉTICHISME DU NOM, ÉCHANGES AFFECTIFS INTRA-FAMILIAUX ET

*Irasthin Dimous Pafiis genos ou mega thavma  
kai Samiis Dimous devteron ouchi mega  
kai pali Naxiakis Dimous triton ouketi tavta  
paignia kai Dimous tetarton Argolidos  
avtai pou Moirai me katonomasan Philodimon  
ôs aiei Dimous thermos echei me pothos.*

*J'ai aimé une Dimo de Paphos, ce n'est pas un grand miracle  
Puis une deuxième Dimo de Samos,  
ce n'en est pas un grand non plus  
Puis une troisième Dimo de Naxos, ni même ça.  
Et aussi une quatrième Dimo d'Argolide.  
Les Mires (1) m'ont nommé Philodimo  
Pour que je désire toujours avec ferveur une Dimo (2).*

Pour Sigmund Freud (3), on s'en souvient, les choix amoureux correspondent grossièrement à deux types de choix d'objet. Les hommes peuvent aimer des femmes qui leur rappellent physiquement ou psychologiquement leur mère ou des substituts (soeur, cousine, etc.) de celle-ci et les femmes, des hommes qui ressemblent à leur père ou à un substitut de celui-ci. Il s'agit dans les deux cas de choix dits incestueux. Mais on peut aussi, c'est le cas des choix narcissiques, aimer des personnes qui nous ressemblent ou qui représentent l'idéal du moi. Freud ajoute que la surestimation de l'objet d'amour, inhérente à tout état amoureux, peut "s'emparer de tout ce qui est associé à l'objet" de telle sorte qu'un "certain degré de fétichisme se retrouve régulièrement dans l'amour normal" (4). Wilhelm Stekel enrichit cette théorie en avançant que les deux types de choix d'objet (incestueux ou narcissiques) peuvent avoir parfois pour support un nom. Dans ce cas de figure où le fétichisme s'investit dans le nom, un homme, par exemple, ressentira une attirance particulière pour une femme portant le même prénom que sa propre mère (ou sa soeur) ou –et il s'agit alors d'un choix narcissique– portant son propre prénom féminin (Renée) ou non (Dominique). Et Stekel ne craint pas d'utiliser son exemple personnel en observant que le nom de sa fiancée présente une certaine ressemblance avec le sien (Stekel/Nelken) (5). On observera que les deux noms comportent le même nombre de lettres et qu'ils ont quatre lettres communes sur les six.

1–Sorte de fées qui président au destin des nouveaux-nés.

2–Index scholarum, in : *Universitate litteraria Gryphhiswaldensi, anni MDCCCLXXXV – A die XV mensis Aprilis*. Je remercie Nikos Panagiotopoulos de m'avoir signalé ce texte du poète de l'Antiquité, Philodimo.

3–Ce travail s'inscrit dans le cadre de nos recherches sur la genèse sociale des sentiments et des perceptions.

4–S. Freud, *Trois essais sur la sexualité*, Paris, Gallimard, 1962, p. 39.

5–W. Stekel, Die Verpflichtung des Namens (la contrainte du nom), *Zeitschrift für Psychotherapie und medizinische Psychologie*, 1911.

Une analyse statistique des choix matrimoniaux dans l'île grecque de Karpathos montre qu'il existe bien dans cette île des choix d'objet incestueux ayant pour support des prénoms. Le calcul des variations de la fréquence avec laquelle une catégorie donnée de personnes (aîné, homme, etc.) tend à se marier avec un conjoint portant le prénom d'une catégorie donnée de proches parents (mère, soeur, etc.) nous a permis de sociologiser les hypothèses de Freud en dévoilant, à propos d'un cas particulier, la logique proprement sociale à laquelle obéissent ces choix. Nous avons pu montrer qu'à Karpathos, les choix d'objet incestueux sont fortement déterminés par les rapports de domination intra-familiaux et par les caractéristiques spécifiques des structures familiales concernées (6). Dans cette société à droit d'aî-

noms dans les pratiques magiques, notamment d'envoûtement, les tabous qui portent sur la prononciation des noms des morts dont on a peur qu'ils ne reviennent, des êtres redoutables (on utilise alors pour les nommer une périphrase ou un nom anodin, comme chat pour léopard) ou des rois. Quelquefois, "même les syllabes du nom du roi devenaient saintes et l'on ne pouvait plus les énoncer pour désigner des hommes ordinaires ou des objets profanes ; un nouveau roi accédait-il au trône, tous ceux qui portaient un nom ressemblant au sien l'abandonnaient pour en adopter un autre moins dangereux" (7). C'est cette même idée de l'existence d'un lien intime entre le nom et son porteur qui portait à changer le nom des personnes malades ou à donner au nouveau-né un nom qui protège et porte chance (nom de saint, etc.). Dans une multitude de sociétés existe l'idée d'une influence possible du nom, de sa signification et parfois même de la nature de ses syllabes et de ses lettres, sur le porteur. Mais, il n'est peut-être pas de coutume aussi répandue que celle qui consiste à faire revivre

# AFFINITÉS ELECTIVES

nesse où la fille aînée est la seule héritière parmi les filles, et où les cadettes sont condamnées au célibat, les hommes ont plus de chance d'épouser des femmes portant le prénom de leur propre soeur aînée, valorisée par toute la société et leur famille, que d'épouser des femmes portant le prénom de leurs soeurs cadettes. Dans chacun des choix amoureux les plus libres, c'est toute la structure sociale et familiale qui se trouve impliquée.

## Le fétichisme du nom

Pour pouvoir apprécier l'importance de l'hypothèse de Stekel, il suffit de constater, dans un premier temps, qu'elle peut probablement s'appliquer à de nombreuses sociétés. En effet, pour que le nom puisse servir de support à des choix d'objet incestueux ou narcissiques, il suffit que la société concernée établisse un lien indissoluble entre le nom et la personne qui le porte, de telle sorte que deux personnes portant le même nom puissent être interchangeables dans le cadre d'un transfert affectif centré sur le nom. Or, l'éventail est large des sociétés où l'on retrouve ce substantialisme du nom. Dans bien des sociétés, le nom participe de façon intime de la personne, il vaut pour elle. Nommer, c'est donc évoquer, faire surgir ou prendre possession. Agir sur le nom, c'est agir sur son porteur. Ainsi, s'expliquent des pratiques comme le caractère secret des noms des personnes, des rois ou des dieux, l'utilisation des

un ancêtre en donnant son nom à un nouveau-né. Comme le rappelle Lévy-Bruhl, homonymie vaut souvent, sous certains rapports, pour identité. On peut alors hériter des biens matériels mais aussi souvent des caractéristiques physiques ou psychologiques de la personne dont on porte le nom. Les ethnologues connaissent tous l'exemple de sociétés où, comme chez les Guro de Côte-d'Ivoire, l'assimilation de deux parents homonymes est tellement poussée qu'il s'ensuit une réorganisation de la terminologie de la parenté et des comportements correspondants. Une belle-fille peut échapper à sa position habituelle si elle porte le nom de la grand-mère de sa belle-mère. Cette dernière l'appelle alors "grand-mère" (et non "bru") et la traite avec respect. Quand deux hommes non apparentés sont homonymes, le père de l'un appelle "fils" le fils de l'autre et les deux "fils" se disent frères (8). Par elle-même, la coutume qui consiste à donner au nouveau-né le prénom d'un ancêtre tend à développer chez l'enfant un processus identificatoire. Il s'agit là d'un des mécanismes les plus cachés de la reproduction de l'habitus et indirectement de l'ordre social dans les sociétés concernées. Dans certaines sociétés, le lien particulier qui lie les porteurs d'un même nom donne naissance à une certaine forme de parenté qui peut entraîner des interdictions de mariage (9). Et de façon plus générale, comme on le voit bien dans le cas de l'enfant à qui l'on donne le prénom de son ancêtre, de son saint protecteur ou de son parrain, et dans celui de la femme qui porte le nom de son mari, donner à quelqu'un le nom ou le prénom d'une autre

6-B. Vernier, Stratégie matrimoniales et choix d'objet incestueux, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 57-58, juin 1985, pp. 3-27 ; *Idem*, Fétichisme du prénom et choix d'objet incestueux, *ibid.*, 59, sept. 1985, p. 84 ; *Idem*, *Les Karpathiotes*, thèse de doctorat d'Etat, Strasbourg II, 12 mai 1987, pp. 351-387.

7-J. G. Frazer, *The Belief in Immortality*, London, Dawsons of Pall Mall, 1922, p. 253.

8-A. Deluz, Anthroponymie et recherche historique, *L'Homme*, janv.-mars 1967, pp. 32-49.

9-P. H. Stahl, Soi-même et les autres, in *L'identité*, séminaire dirigé par Claude Lévi-Strauss, Paris, Grasset, 1977.

personne est l'un des moyens les plus fréquemment utilisés socialement pour les rapprocher et créer entre elles un lien fondamental. Mais, dira-t-on, les pratiques magiques traditionnelles par lesquelles on manipulait les noms pour agir sur les personnes ont pour l'essentiel disparu des sociétés modernes urbanisées. Le système de transmission des biens n'est plus légitimé, comme par exemple dans certaines sociétés à droit d'aînesse, par le système de transmission des noms. Ne peut-on conclure de cette indéniabilité déflation de l'importance sociale des noms dans notre société que tout fétichisme des noms doit en avoir disparu ?

A soi seule, l'existence chez les psychanalystes du début du 20<sup>e</sup> siècle d'un véritable consensus sur l'importance du nom comme support possible des choix amoureux devrait nous amener à y regarder de plus près (10). Un tel consensus n'est compréhensible que si l'hypothèse du fétichisme du nom avait à l'époque une sorte d'évidence psychologique. Elle ne pouvait avoir ce caractère que si les faits concernés étaient suffisamment fréquents pour être accessibles à l'intuition du sens commun. On n'aurait pas de mal à montrer que, sur cette question, le consensus des psychanalystes existe encore maintenant. Au principe du fétichisme du nom, on trouve l'affirmation de l'existence d'un lien indissoluble entre le nom et la personne qui le porte, de telle sorte qu'entre deux personnes qui portent le même nom, il y a plus en commun que le nom. A partir de là, est possible un transfert affectif d'une personne à une autre qui porte le même nom. A partir de là également, on peut s'identifier aux personnes qui portent le même nom que soi. On peut avancer sans grand risque de se tromper que la pensée de sens commun en matière de nom reste, chez nous encore, largement substantialiste. Il n'en est probablement pas de meilleure preuve que la parution périodique et le succès en librairie de livres traitant du caractère associé au port de chaque prénom (11). Les auteurs de ces ouvrages proposent même une nouvelle politique, qui se veut rationnelle, en matière de choix de nom, d'amis, d'amour et même d'associés. On le sait, certains chefs de personnel utilisent comme nouvelle méthode "scientifique" de recrutement, la science, vieille comme le monde, de la numérologie appliquée au nom (12).

Le substantialisme du nom est aussi présent chez ceux qui voient un signe du destin dans leur nom (13). Et il n'est pas non plus absurde de penser

que c'est ce sentiment obscur d'un lien entre le nom et son porteur qui donne toute son efficacité aux plaisanteries sur les noms (Salvador Dali = Avida Dollars) qui suggèrent que l'essence de la personne est cachée dans son nom, dans l'anagramme de ce nom ou même dans une déformation de ce nom.

On pourrait accumuler les exemples montrant que chez nous encore, on tend à s'identifier aux personnes portant le même nom que soi. Cette identification est poussée dans ses conséquences ultimes dans certains cas de folie (14). Mais elle existe à l'état de tendance virtuelle plus ou moins prononcée chez beaucoup, y compris chez les intellectuels. C'est bien ce que montre le cas de Jean-Paul Sartre enfant, s'identifiant aux hommes illustres qui ont porté comme lui le prénom de Jean : Jean-Sébastien Bach, Jean-Jacques Rousseau et Jean-Baptiste Poquelin (Molière) (15). Stendhal connaissait bien ce mécanisme de l'identification, ayant pour support un nom. Dans *Le Rouge et le Noir*, on s'en souvient, Julien Sorel s'identifie à Louis Jenrel qui porte l'anagramme de son nom (16).

La pensée que deux personnes portant le même nom ont plus de choses en commun que leur nom, permet seule enfin d'expliquer l'efficacité de certaines pratiques d'onomastique littéraire consistant à signifier la proximité psychologique ou même l'identité de deux personnages en leur donnant le même nom ou des noms proches. Ainsi, pour la légende moyenâgeuse d'Ami et Amile. A cette histoire d'une amitié extrêmement passionnelle entre deux sosies dont les noms sont à la fois signifiants et très proches (17), fait écho, dans le domaine des relations entre hommes et femmes, celle des deux amants Amandus et Amanda tellement heureux de se retrouver qu'ils en meurent de joie (18). Tout se passe comme si bien avant les thèses de Freud sur les choix d'objet narcissiques et de Stekel sur le fétichisme du nom, les histoires d'Amandus/Amanda et Ami/Amile soulignaient l'importance du narcissisme dans les choix d'objet et le rôle fondamental que peut y prendre la ressemblance des noms. On trouverait de nombreux exemples semblables. A deux reprises, par exemple, Gogol donne à des personnages amis des noms identiques. Dans la brouille des deux Ivan, et surtout dans le Revizor, où les deux bourgeois de la ville, Piotr Ivanitch Bobtchinski/Piotr Ivanitch Dobtchinski, peuvent être considérés comme des ancêtres des deux Dupont d'Hergé. Dans la même logique, comme l'ont remarqué les commentateurs, l'homosexualité de Charles Morel, le personnage de Marcel Proust, est comme inscrit dans son prénom, proche du nom de Charlus, qui en fait un adepte du "charlisme". Contrairement à ce qu'on pourrait pen-

10—Les hypothèses de Wilhelm Stekel ont été reprises à leur compte notamment par Sigmund Freud, Karl Abraham et Georges Groddeck. Ce dernier note par exemple : "On épouse la plupart du temps un prénom [...] A trois ans, on a aimé un certain Hans, et plus tard, on épouse un Hans. Entre le premier et le dernier Hans, il y a toute une série de Hans", in *Conférences psychanalytiques à l'usage des malades*, Paris, Champ libre, 1978, tome I, p. 86.

11—Voir notamment P. Le Rouzic, *Un prénom pour la vie*, Paris, A. Michel, 1978. L'auteur systématisé en une pseudo-science toutes les intuitions populaires en matière de prénom. Il y ajoute quelques pincées de physique, d'hindouisme, d'astrologie et de psychopathologie.

12—Voir notamment l'article de Michel Montignac (Il a tiré le bon numéro, *Libération*, 13.03.87). Les numérologues attribuent un chiffre à chaque lettre du nom (A = 1, B = 2, etc.) et associent chaque chiffre à un trait psychologique (1 = l'autorité, 2 = la capacité d'association, etc.).

13—On sait que Jean-Marie Le Pen aime à rappeler que Le Pen en breton signifie "le chef" et que François Mitterrand notant que son nom renvoie à la profession de peseur et mesureur de grain (mitier), ajoute : "J'ai ça dans le sang".

14—C'est notamment le cas de Jeanne Tripiet quand elle se prend pour Jeanne d'Arc. Voir *L'Art Brut*, 8, 1966, ainsi que Michel Thévoz, *Ecrits Bruts*, Paris, PUF, 1979.

15—Voir J.-P. Sartre, *Les Mots*, Paris, Gallimard-Folio, 1964, pp. 169-170.

16—Stendhal leur donne à tous deux le même destin tragique.

17—*Ami et Amile*, Paris, H. Champion, 1985.

18—L. Sterne, *Vie et opinions de Tristram Shandy*, Paris, Flammarion, 1982, pp. 467-68. On sait que Sterne développe dans son livre la théorie selon laquelle le nom est un destin. La seule histoire d'amour absolu qu'il raconte dans son livre est précisément celle de deux amants portant un nom identique qui les prédestine à s'aimer.

ser, ces pratiques onomastiques touchent à quelque chose de fondamental dans le rapport au nom. On l'a déjà dit, donner à quelqu'un le nom d'une autre personne, comme cela se produit d'ailleurs chaque fois qu'une femme prend le nom de son mari, est l'une des techniques sociales les plus courantes pour les rapprocher et créer entre eux un lien fondamental. Il s'agit de pratiques symboliques dont on attend des effets réels, comme le montre bien l'histoire d'Adolfine Vogel prenant avant de mourir le prénom féminisé de l'écrivain Henri Kleist pour mieux fusionner

avec lui. Mais pour se convaincre que Wilhelm Stekel n'a fait que redécouvrir une vérité déjà perçue au Moyen-Âge, il suffit de relire la légende de Tristan et Iseult.

## Le fétichisme de la lettre

Au fondement de la possibilité d'un transfert affectif portant sur un nom, il y a l'idée implicite que le nom vaut pour la personne. C'est la logique du *pars*

## Tristan entre deux Yseult ou les ratés d'un transfert

A relire la fin d'une des plus célèbres histoires d'amour du monde occidental dans la version dite lyrique qu'en donne vers 1175 Thomas de Bretagne (1), on reste confondu d'y trouver l'exposé presque clinique d'un cas typique de fétichisme du nom (2). Ce fétichisme est présenté comme un effet normal de la passion contrariée. Il se solde par un échec du transfert. A y regarder de plus près c'est de cet échec que va mourir le héros.

Tristan a rendu Yseult la Blonde au roi Marc. Dans son exil, il est inquiet et jaloux. Yseult semble l'oublier dans les bras du roi. Tristan veut tout à la fois se venger, connaître ce que peut ressentir Yseult à partager son cœur et son corps entre deux personnes et tenter de l'oublier en tuant la passion par le plaisir. Il décide de se marier. Le nom de sa future femme joue un rôle déterminant dans son choix. Elle se nomme Yseult aux Blanches Mains (3). Les extraits qui suivent témoignent d'une analyse élaborée du fétichisme du nom en matière de choix amoureux, de ses possibles effets physiques et psychologiques et de ses paradoxes.

"...Il veut épouser une femme dont Yseult ne saurait dire qu'il cherche avec elle un plaisir déraisonnable et funeste à son prestige ; car il a de la tendresse pour Yseult aux Blanches Mains à cause de sa beauté, mais aussi de son nom. Si belle qu'elle fût, il ne l'eût pas aimée sans ce nom d'Yseult ; et le nom n'eût pas été un agrément efficace sans la beauté (...), puisqu'il n'aura pas ce qu'il veut, il note que la jeune fille et la reine ont même nom et semblable beauté : il ne voudrait pas d'elle si elle n'avait de charme que son nom, mais sa beauté serait vaine, si elle n'était une Yseult. Si elle ne s'appelait Yseult, Tristan ne pourrait l'aimer ; si cette Yseult n'était point belle, il n'aurait pas plus d'attraction pour elle : mais il a trouvé en elle un nom et des agréments qui ont provoqué sa tendresse, et il convoite la jeune fille. (...) Tristan croyait se débarrasser d'Yseult et bannir de son cœur un amour sans issue en épousant une autre Yseult. Il avait l'ambition de se délivrer ; mais s'il n'y avait pas eu la première Yseult, il n'aurait pas autant aimé la seconde, et c'était pour l'amour d'une Yseult qu'il s'efforçait d'aimer une autre Yseult : pour être constant, il incline à nouvelle femme, mais s'il pouvait aimer la reine, il ne courtiserait pas la jeune fille ; il me faut donc préciser que ce n'était ni amour ni haine, car s'il s'était agi d'amour vrai, il n'aurait pas aimé l'autre Yseult contre la volonté de son amie, et ce n'était pas non plus haine, puisque ce fut par amour pour la reine que Tristan s'éprit de sa rivale. Quand il l'épousa pour l'amour d'Yseult la Blonde, il ne détestait pas cette dernière, car s'il l'avait haïe, il n'aurait eu nulle raison de se marier. Et s'il avait été courtois, il n'aurait pas épousé l'autre Yseult. (...) Dans cette conduite ou dans cette vengeance, je vois à la fois de l'amour et de la révolte : il s'agit non point de haine et d'amour, mais de révolte mêlée à l'amour ou d'amour révolté (...) : parce qu'il souffre à cause d'Yseult, c'est par Yseult qu'il veut se délivrer ; il lui multiplie les baisers et les caresses, il fait aussi la cour à ses parents, si bien que tous sont favorables au mariage. (...)

Quand il l'embrasse, il ne ressent guère de plaisir, sauf à cause du nom qu'elle porte : cela seulement le console un peu. (...) Je suis déjà allé si loin avec celle-ci que je suis déjà parjure envers Yseult ; et j'ai tant aimé la reine que je suis déjà parjure envers la jeune fille ; me voici bien empiégé ! Si j'avais pu ne les rencontrer ni l'une ni l'autre ! Je les fais souffrir l'une et l'autre, et les deux Yseult font mon malheur. Je

les trompe toutes les deux. Je les dupe l'une et l'autre. (...) Comment s'est-il fait que j'aie voulu cette femme, que je l'aie désirée, que j'aie trouvé la force et la volonté de consentir à ces fiançailles et à ce mariage qui trahissaient la foi et l'affection que je dois à Yseult ma bien-aimée ? (...) Je m'infligerai le châtement que je mérite : oui, j'entrerai dans son lit, mais je refuse d'y jouir. J'en suis sûr : je ne puis inventer de tourment plus durable, plus cruel ni plus éprouvant, que nos rapports soient tendres ou tendus : car si je la désire, je souffrirai de rester chaste, et si elle ne m'attire pas, j'aurai répugnance à dormir près d'elle. Que je l'aime ou que je la déteste, je me rendrai très malheureux. Traître à la parole donnée à Yseult, j'accepte une expiation qui, lorsqu'elle saura ma peine, me vaudra sa clémence".

Tristan se couche, Yseult aux Blanches Mains l'embrasse, lui baise la bouche et le visage, l'étreint contre elle, soupire profondément et aspire à satisfaire un désir qu'il rejette. Tristan est déchiré entre la tentation du plaisir et la volonté du refus. Sa sensualité le pousse à céder, mais sa raison demeure fidèle à Yseult la Blonde. Le souvenir voluptueux de la reine l'aide à repousser la jeune femme ; l'amour de son amie l'emporte sur l'appel des sens et impose silence à la nature. Sa passion s'unit à son sang-froid pour vaincre les exigences de son corps. La ferveur qu'il ressent pour Yseult combat efficacement l'attraction physique" (4).

1-Tristan et Yseult, traduit et annoté par J.-C. Payen, Paris, Garnier, 1974.

2-De façon générale les noms revêtent une grande importance dans la légende. Dans l'anagramme de celui de Tristan (Tantris), se lisent les circonstances malheureuses de sa naissance. Mais ce nom fonctionne aussi comme un mauvais présage et peut-être même comme un destin.

3-Jean-Charles Payen note dans sa préface que, dans le texte Syrien de Kais et Lobna (12e siècle), Kais, amant de Lobna, a lui aussi épousé une autre Lobna. Voilà qui plaide à nouveau en faveur du caractère universel du fétichisme du nom. Le commentateur remarque avec raison : Tristan "a épousé l'autre Yseult pour son nom, il périt d'avoir secouru un autre Tristan (Tristan le nain), lui aussi mort par amour. Dans cet univers de fraude, le piège des noms est peut-être le plus redoutable. Et l'homonymie ne recouvre pas une identité de nature" (p. XVIII). C'est ce dont s'aperçoit d'ailleurs très vite Tristan. C'est aussi ce qu'exprime très clairement une mandinade trouvée à Karpathos où un homme s'adresse à son premier amour après son mariage avec une autre femme : "A cause de ton nom j'ai pris le même nom mais d'une personne à l'autre la différence est grande". On peut lire la légende de Tristan en partie comme une mise en garde contre le fétichisme du nom. Thomas de Bretagne termine son texte destiné "au plaisir des courtois (...) afin qu'ici ou là ils y trouvent le miroir exemplaire de ce qu'ils vivent" en saluant tous les amants "et même les pervers" et en souhaitant qu'on puisse tirer de son oeuvre un enseignement salutaire "contre les pièges de l'amour" (p. 244).

4-Que le fétichisme soit un des thèmes majeurs de la légende et qu'il puisse avoir un autre support que le nom, c'est ce dont témoigne le passage de "la salle aux images". Après l'échec du transfert affectif sur Yseult aux Blanches Mains, Tristan construit une sculpture grandeur nature d'Yseult la Blonde. La sculpture est si ressemblante qu'elle semble vivante. De ses lèvres, "par un mécanisme ingénieux s'échappait une haleine (...), sa gorge semblait se soulever et respirer". Tristan lui parle, se confie à elle, lui chante des lais composés en son honneur, lui sourit, la presse dans ses bras, l'embrasse et parfois la regarde avec haine, lui tourne le dos, refuse de lui parler et de la regarder puis s'excuse en pleurant. *Tristan et Yseult*, op. cit., pp. 175-176, ainsi que *Tristan et Yseult*, renouvelé par R. Louis, Paris, Le Livre de poche, 1972.

*pro toto*. On ne désobéit pas à cette logique en disant que si le nom vaut pour la personne, une partie du nom doit valoir pour le nom tout entier. Il suffit qu'il s'agisse d'une partie symboliquement importante de ce nom. Est-il alors absurde de supposer que l'initiale d'un nom puisse servir de support à des transferts affectifs ? Pour accepter de donner quelque attention à cette question, il suffit d'observer qu'en jouant d'une syllabe ou d'une lettre, l'inconscient ne ferait qu'obéir à la logique même des pratiques réelles de nomination. C'est ainsi que la plupart des diminutifs ne retiennent d'un nom qu'une ou deux syllabes. De même pour construire un pseudonyme, on peut garder les lettres de son nom mais dans un ordre différent (19) ou ne conserver que quelques lettres de son prénom et de son nom (Gerval pour Gérard de Nerval). Mais il est intéressant de noter que c'est parfois surtout l'initiale qui a la charge de conserver l'identité de la personne : Currer, Ellis et Acton Bell pour Charlotte, Emily et Anne Brontë ; Brulard pour Beyle (Stendhal).

Est-il besoin aussi de rappeler l'usage, si courant, des initiales ou les pratiques de nomination qui prévalent par exemple au Mont Athos ? Quand le novice devient moine, le supérieur (Igoumenos) de son monastère lui donne un nouveau prénom. Ce peut être celui d'un moine mort récemment et que le novice remplace. Ce peut être aussi, quand la cérémonie a lieu le jour de la fête du saint patron du monastère, celui du saint lui-même. Mais souvent, il s'agit d'un nouveau prénom qui ne conserve de l'ancien que sa première lettre (20). Le maintien de cette unique lettre permet à l'individu de conserver son identité malgré son changement de nom et de statut. Cette pratique concerne d'autres monastères que ceux du Mont Athos. On peut invoquer aussi la pratique de nomination des juifs allemands à l'époque de Freud. Ils avaient "l'habitude de donner à leurs enfants un prénom allemand outre le prénom hébreu et choisissaient le plus souvent un prénom de consonnance voisine, par exemple Adolf à côté d'Abraham, Paul à côté de Peisach" (21).

Tout indique, à vrai dire, que les sujets sociaux développent à propos des lettres les mêmes pratiques qu'à propos des noms. Un des premiers psychanalystes, Graf, montre bien, à propos de son propre cas, l'importance des initiales dans les pratiques de nomination : "Graf cite un exemple de la détermination dans le choix des noms. Son fils s'appelle Herbert ; sa fille, Hanna. Etant étudiant, Graf était amoureux d'une cousine nommée Hedwig ; les noms de ses deux enfants commencent par un H, la lettre qu'étudiant, il inscrivait partout, fier de la belle écriture dont il la traçait (il avait aussi envisagé de nommer son fils Harry ou Hans)" (22).

On pourrait montrer que, dans certaines familles, l'ancienne coutume qui voulait que l'on donne à un enfant le nom de ses parents, a été remplacée par une autre qui consiste à lui attribuer un nom qui assonne (Hilda, fille de Hedwig Abraham, la femme de Karl Abraham), qui ne conserve de celui d'un parent qu'un tronc phonématique (Nesta, fille d'Ernest Jones) ou même une seule lettre. A travers cette partie commune du nom, ce qui se joue, c'est l'affirmation d'un lien indissoluble entre parents et enfants et/ou entre les différents membres de la fratrie. Mais cette affirmation elle-même suppose un substantialisme de la lettre et du phonème. Pour se convaincre de l'importance émotive des initiales, au moins chez certains, il suffirait de se rappeler la déclai-

ration de Graf citée plus haut. Mais, on pourrait aussi trouver des témoignages dans la littérature : "Les objets les plus indifférents lui rappelaient Armance. Sa folie allait au point de ne pouvoir apercevoir à la tête d'une affiche ou sur une enseigne de boutique un A ou un Z, sans être violemment entraîné à penser à cette Armance de Zohiloff qu'il s'était juré d'oublier. Cette pensée s'attachait à lui comme un feu dévorant" (23).

S'en souvient-on, François Mitterrand a déclaré qu'il était fier de porter les mêmes initiales que François Mauriac. Ce sentiment de fierté serait impossible à comprendre si la possession des mêmes initiales (comme celle d'un même prénom dans le cas de Sartre) n'avait pas permis un minimum d'identification (24). De la même façon qu'on peut se rapprocher de quelqu'un en adoptant son nom ou en soulignant dans son nom ce qu'il a de commun avec celui de l'autre, on peut tout aussi bien choisir de ne retenir de deux noms différents que les initiales qu'ils ont en commun, quitte, pour cela, à tricher et, comme Gérard de Nerval et Théophile Gautier, qui signaient ce qu'ils écrivaient ensemble "G. G.", à prendre l'initiale du prénom de l'un et celle du nom de l'autre. C'est selon la même logique que Georges Gordon Byron appelait souvent sa demi-soeur Augusta dont il était amoureux, Gus ou Goose. On sait aussi qu'il aimait à désigner sa femme Anna-Isabella (Annabella) Milbanke par le diminutif de Bell, dont la lettre initiale B est la même que celle de son propre nom Byron. Mais il arrivait aussi que Byron utilisât la lettre A pour sa demi-soeur Augusta et la lettre B pour lui-même. C'est ainsi qu'il avait commandé à Londres deux broches contenant des cheveux d'Augusta mêlés aux siens avec l'inscription "A.B. ++" (25). De même dans une lettre, il écrit à sa soeur "Aime-moi A, toujours ton B" (26). On notera qu'il retient ainsi l'initiale du prénom de sa soeur, tandis qu'il utilise celle de son propre patronyme. Tout se passe comme si la proximité des lettres dans l'alphabet était là pour signifier une proximité affective.

Et de fait, on ne peut exclure totalement que la pensée substantialiste soit en même temps une pensée relationnelle, postulant implicitement que les différences de nature entre deux individus ont quelque chose à voir, même si c'est de façon infime, avec la distance qui sépare les initiales de leurs noms dans l'alphabet. Est-il totalement absurde de supposer que la conscience obscure de partager le sort, d'avoir un minimum de choses en commun et donc d'appartenir, sous un certain rapport, à la même classe que les individus dont les noms commencent par une initiale proche alphabétiquement de celle de notre propre nom, puisse se développer tout naturellement chaque fois que nous sommes soumis à des pratiques (notamment scolaires) d'appel (ou de classement) qui empruntent l'ordre alphabétique ?

Reste à vérifier l'ensemble de ces hypothèses dont certaines sont adoptées à titre purement provisoire. Deux directions sont possibles : l'analyse statistique des mariages dans une population suffisamment nombreuse et l'analyse de cas individuels permettant de saisir l'ensemble des investissements affectifs importants d'une même personne et leur déroulement dans le temps. Nous présenterons d'abord quelques biographies dans lesquelles nous avons cru pouvoir repérer une certaine propension au fétichisme du nom et/ou de la lettre. Mais avant cela il est nécessaire de faire quelques observations concernant la méthode utilisée.

19—Ceci montre la survie du présupposé selon lequel l'identité est liée à la matérialité même des lettres autant qu'à leur ordre.

20—Nous remercions Dimitris Kraniotis pour cette information.

21—M. Krüll, *Sigmund, fils de Jacob*, Paris, Gallimard, 1983, p. 333.

22—*Les premiers psychanalystes*, Minutes de la société psychanalytique de Vienne, séance du 8 avril 1908, Paris, Gallimard, 1976.

23—Stendhal, *Armance*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1975, p. 176.

24—L'effet des initiales est ici renforcé par la possession d'un même prénom.

25—Les croix étaient utilisées en Angleterre dans la correspondance amoureuse. Cf. G. Martineau, *Lord Byron, la malédiction du génie*, Paris, Tallandier, 1984, p. 145.

26—*Ibid.*, p. 184.

## Questions de méthode

Nous sommes conscients de l'extrême fragilité des indices rassemblés ici. Les cas présentés ne proposent en aucune façon des preuves. Ils offrent néanmoins des séries de coïncidences suffisamment intéressantes pour éveiller l'attention. Si l'on ne construit pas une science sur de simples coïncidences, refuser de tenir compte de celles-ci peut constituer un obstacle important au développement de la recherche. Les analyses qui suivent sont certes d'autant plus fragiles qu'elles ne portent que sur quelques personnes. On a pourtant essayé de réduire l'arbitraire de plusieurs façons. Les personnages choisis sont célèbres et l'on possède sur eux de nombreux renseignements biographiques. Cela laisse la possibilité d'une certaine forme de vérification. Pour ne pas être tenté de solliciter les faits, on a choisi de s'en tenir, dans la mesure du possible, aux analyses psychologiques faites par d'autres. On notera aussi que l'utilisation d'une biographie présente l'avantage, par rapport aux analyses statistiques – par ailleurs indispensables –, de donner une vision diachronique des choix effectués. L'hypothèse de l'unité du psychisme et de l'existence d'une compulsion de répétition suppose que, si un individu donné est particulièrement sensible aux noms et aux lettres, cela doit s'exprimer dans plusieurs de ses choix successifs. Pour pouvoir apprécier ces exemples, il faut savoir qu'ils sont tirés d'une population d'une centaine de personnes célèbres, sur laquelle nous avons retenu une vingtaine de biographies qui nous semblaient illustrer, à des degrés divers, nos hypothèses (27). Ceci montre bien la rareté du phénomène analysé. Nous n'avons jamais prétendu que les prénoms ou les lettres soient les supports privilégiés des investissements affectifs. Nous avançons seulement l'hypothèse (avec d'autres) que certains choix d'objet ont des noms, et peut-être même des lettres, pour support.

On peut objecter que même dans les cas présentés ici, qui sont parmi les plus favorables à nos hypothèses, les choix d'objet ayant pour support un nom n'ont aucun caractère systématique. Ils concernent tantôt certains choix amoureux, tantôt certains choix amicaux et tantôt les uns et les autres. Certes, nos hypothèses seraient d'autant mieux acceptables qu'elles sembleraient rendre compte de l'ensemble des investissements affectifs importants. Mais, on ne peut les rejeter totalement du simple fait qu'elles ne s'appliquent qu'à certains choix d'objet et de façon différente selon les individus. Il faut seulement en conclure que même chez les individus les plus sensibles aux noms, ces derniers ne constituent qu'un des supports possibles des choix incestueux et narcissiques. Une des objections les plus fortes que l'on puisse invoquer contre l'intérêt des exemples présentés ici est sans doute l'absence de toute règle apparente dans l'interprétation. S'agissant de décrire les phénomènes qui empruntent leur logique à l'inconscient, on était pour ainsi dire condamné d'avance à s'accorder toutes les facilités que se donne

le discours des rêves et à invoquer, par exemple, selon les cas, un nom, un son, une initiale d'un nom, ...ou d'un prénom, ou même encore, dans le cas de Rousseau, la proximité des initiales. On ne peut demander à l'inconscient d'être cartésien. Se priver des ressources d'une "rêverie scientifique", c'est se condamner sans appel à négliger tous les phénomènes qui obéissent à la logique des rêves. Il n'en reste pas moins qu'on se donne ainsi de grandes facilités et que l'on risque fort de répéter les errements de Ferdinand de Saussure qui, à la poursuite de ses anagrammes, finissait par les retrouver partout. Si, au début d'une recherche, on peut s'amuser à faire des essais "pour voir", pour être sûr de ne rien laisser échapper du phénomène observé, il va de soi que tout progrès dans la démonstration est soumis à l'élaboration progressive d'un ensemble de règles, notamment en ce qui concerne le type de support linguistique retenu. Nous avons laissé de côté la dimension imaginaire des noms dont sont si friands les psychanalystes. Cela donne, on le sait, à leurs analyses un grand pouvoir de séduction, mais aussi souvent une grande fragilité. En centrant la recherche sur les noms et les lettres pris dans leur matérialité, on se donne les moyens de confirmer ou d'infirmer statistiquement les hypothèses développées. Dans la même logique, on s'est efforcé de s'en tenir à la première lettre des noms et prénoms. Tout indique qu'elle est la plus importante, mais cela permet aussi de réduire la part d'arbitraire dans l'interprétation.

A la vérité, pour pouvoir mieux apprécier l'étrangeté des coïncidences observées dans les cas présentés plus haut, il faudrait pouvoir connaître la distribution des différents prénoms par région, génération, catégorie sociale et religion. Et de fait, on ne pourra se tenir pour satisfait que lorsque l'on sera parvenu à une démonstration statistique des hypothèses proposées. C'est ce que nous tenterons de faire maintenant en soumettant à la vérification statistique l'hypothèse la moins fragile, celle qui suppose l'existence dans notre société de choix d'objet incestueux ayant pour support des noms. Pour cela, nous avons étudié les mariages de quelque 7 000 personnes, mentionnés dans un *Livre de familles* de l'arrondissement de Lille daté de 1962 (28).

## Les relations entre parents et enfants dans les "bonnes" familles du Nord

Comme à Karpathos, la fréquence avec laquelle une catégorie donnée de personnes épouse des conjoints, portant le prénom d'une catégorie donnée de parents proches, varie de façon systématique selon les personnes concernées (29). Le tableau 1 montre que la fréquence avec laquelle les garçons

27—Ces biographies seront présentées dans un livre à paraître. Pour une première version des biographies de Freud, Lacan et Hitler, on peut se rapporter à B. Vernier, H comme Hitler, F comme Freud, L comme Lacan ?, thèse de doctorat d'Etat, Strasbourg II, 1987, tome II, pp. 32-99.

28—Les annuaires Ravet-Anceau, éd. Melchior-Verley & Cie, Lille, 1962. Je remercie Corinne Berlacher, Sandrine Bour, Eric Fischer, Emmanuel Fritsch, Monique Gastinger, Mylène Gernert, Michèle Kayser, Marie-Pierre Krafft, Michèle Marinier et Véronique Mona qui m'ont aidé à remettre en ordre les fratries.

29—Conformément à nos hypothèses et pour obtenir des fréquences plus élevées, nous avons décidé d'assimiler des prénoms proches comme Marie, Mary, Maria et Mariette ou comme Jeanne, Janine, et Jeannette.

## Coïncidences ou compulsion de répétition

### Le cas de Freud

Il n'était pas inintéressant d'examiner la biographie de Freud à la lumière de la théorie de Stekel sur les choix d'objet incestueux ayant pour support un nom. En effet, le fondateur de la psychanalyse ne s'était pas contenté de reprendre à son compte, et à plusieurs reprises, l'hypothèse centrale de son disciple. Il n'avait pas craint d'apporter sa caution à la version maximaliste de cette hypothèse, version selon laquelle la lettre initiale d'un nom pouvait, elle aussi, servir de support à des transferts affectifs. Ce qui éveille ici l'intérêt, c'est que même Stekel, à qui en d'autres occasions Freud reproche son manque de rigueur, n'avait pas songé, semble-t-il, à donner une telle extension à sa découverte. Lors d'une réunion de la Société psychanalytique de Vienne (1) et à la suite d'une intervention du Dr. Wittels sur ce sujet, Freud déclare : "Les 'B' sont intéressants. De tels cas sont effectivement fréquents dans la névrose. Par exemple, un patient pour qui les noms de ses amis devaient commencer par un 'H' et chez qui l'on put montrer plus de dix cas remplissant cette condition. Cela s'expliqua par le fait que la personne qui était l'archétype de ces amitiés avait un nom commençant par cette lettre ; c'est le patient lui-même qui fit cette découverte".

Quand on lit la vie de Freud racontée par Ernest Jones (2), on ne peut qu'être frappé par les noms de certaines personnes qui ont joué un rôle important dans sa vie affective. A Freiberg, la famille Freud a pour voisins et amis intimes les Fluss. Gisela Fluss fut le premier amour de Sigmund Freud. Notons pour le moment, mais il s'agit peut-être d'une simple coïncidence, que le début GIS de Gisela se retrouve dans le prénom de Freud, qui, à l'époque, s'appelle encore Sigismond. En 1876, Freud entre au laboratoire de physiologie du "grand" Ernest Brücke, le "maître le plus éminent qui, plus que tout autre, a agi sur moi au cours de mon existence" (3). Selon Jones, "le jeune homme accepta les directives et les critiques du vieux Brücke (...) avec une

déférence égale à celle qu'il avait témoignée dans sa petite enfance à son père". Brücke devait jouer un grand rôle dans la vie de Freud. Il le soutint dans sa carrière et c'est grâce à lui qu'il put obtenir une bourse pour étudier à Paris, où il devait rencontrer Charcot. Au laboratoire de Brücke, Freud fait la connaissance d'Ernst Von Fleischl-Marxow, qui portait le prénom du maître et devint un grand ami. On sait que Fleischl fut aussi l'un des "bienfaiteurs" de Freud dont la famille connaissait une situation pécuniaire fort difficile. Fleischl fut l'un de ceux qui lui envoyaient des élèves et lui prêtaient de l'argent. Freud fait de Fleischl son modèle et s'attache fortement à lui. Il écrit : "je l'admire et l'aime d'une passion intellectuelle". Vers 1880, Freud fait également la connaissance à l'Institut de physiologie, de Joseph Breuer, un médecin et savant réputé de Vienne, qui "fut pendant des années son principal appui". Ce "patron philanthropique" ne se contenta pas de lui envoyer des clients, il prêta aussi pendant des années à "son disciple" des sommes d'argent relativement considérables. Mais la dette de Freud était aussi intellectuelle. Le premier livre de Freud, *De l'aphasie*, publié en 1891, est d'ailleurs dédié à Breuer. Pour donner une idée de cette dette, il suffit de dire que Freud déclarait parfois que c'était Breuer qui avait créé la psychanalyse.

En 1887, Freud rencontre Wilhelm Fliess qui devait devenir l'ami le plus intime qu'il ait jamais eu. Les biographes parlent d'histoire extraordinaire, d'emprise inouïe de Fliess sur Freud, d'envoûtement, d'esclavage sentimental ou d'extrême assujettissement de Freud. Celui-ci, qui doit à Fliess la notion de bisexualité, était clairement conscient de la tonalité homosexuelle de leur relation. Le caractère passionné de leur amitié est d'autant plus étonnant que Freud, à l'époque où il rencontre Fliess, n'est marié que depuis un an. Quand Freud rompt avec Fliess, ce fut Sandor Ferenczi qui devint son disciple préféré. L'amitié de Freud pour Ferenczi fut moins passionnelle que celle qu'il entretenait avec Fliess. Freud éprouvait une affection paternelle pour Ferenczi. Il voulait le marier à l'une de ses filles. Selon François Roustang, Freud utilisa son disciple "pour liquider son transfert à Fliess et permettre que disparaisse une partie de l'investissement homosexuel" (4). On peut s'interroger, en tout cas, comme le fait d'ailleurs Jones lui-même, sur les raisons pour lesquelles Freud n'a jamais appelé Ferenczi par son prénom. C'est

peut-être que Freud ne voulait pas, et donc craignait encore, de se laisser entraîner dans une relation fusionnelle du type de celle qu'il avait connue avec Fliess. Notons pour terminer qu'en 1926, Sandor Ferenczi offrit à Freud comme cadeau d'anniversaire "une superbe canne de jonc avec pommeau d'ivoire et les initiales S. F. gravées sur un anneau d'or". S. F. comme Sigmund Freud, mais aussi comme Sandor Ferenczi. On peut y voir un symbole.

On dira que cette série de coïncidences où l'on voit Freud investir affectivement différentes personnes successives dont le patronyme commence comme le sien par un F, laisse de côté deux affections importantes. Celles qu'il éprouva pour sa femme Martha Bernays, et pour son disciple, Jung. Notons, mais l'hypothèse est bien fragile, que le prénom de Martha a pu évoquer pour Freud le deuxième prénom de sa mère, Amalia-Malka Nathanson. Rappelons en tout cas qu'à l'époque où Freud tombe amoureux de Martha Bernays, il est en relation avec les deux bienfaiteurs qui lui ont servi dans sa carrière de substituts paternels, Brücke et Breuer, et qui, tous deux, ont un nom commençant par un B. Quoi qu'il en soit, il suffit de passer en revue les noms de certaines des personnes auxquelles Freud a été le plus lié affectivement (Fluss, Fleisch, Fliess, Ferenczi) pour être frappé par leur ressemblance et par la récurrence des F en début de nom. Tout se passe comme si Freud s'était senti plus facilement proche des personnes dont le nom commençait de la même façon que le sien. Notons au passage que Freud pouvait avoir un rapport heureux à son patronyme. Il portait le prénom de son grand-père paternel et était le fils préféré de son père. S'il faut en croire les biographes, il se comportait en tout, au sein de sa famille, en fils aîné conscient des responsabilités que lui conférait son statut. Freud, qui avait conscience de ressembler à son père, déclara à la mort de celui-ci qu'il s'agissait de "l'événement le plus important et [de] la perte la plus cruelle qui puisse survenir au cours d'une existence". Il n'est pas impossible au total que ce soient les résultats de son auto-analyse qui aient conduit Freud à accepter avec une telle facilité les remarques du Dr. Wittels sur les initiales comme supports possibles de transfert affectif.

Qui cherche à tester la pertinence de l'hypothèse stekelienne résiste mal à l'envie d'examiner sous ce rapport les biographies de quelques spécialistes de la manipulation de la langue. Il n'est en effet pas absurde de supposer que ceux qui ont le plus de

1—Les minutes de la Société psychanalytique de Vienne, les premiers psychanalystes, Paris, Gallimard, 1978, t. II. Je remercie Alain Moinard qui a retrouvé pour moi ce texte.

2—E. Jones, *La vie et l'oeuvre de Sigmund Freud*, Paris, PUF, t. 1 (4e éd.), 1982 ; t. 2 (3e éd.), 1979 ; t. 3 (2e éd.), 1975.

3—Ibid., t. 1, p. 32.

4—F. Roustang, *Un destin si funeste*, Paris, Ed. de Minuit, 1976, p. 20.

chance d'être soumis au déterminisme linguistique, s'il existe, sont peut-être les sujets sociaux, dont les intérêts, au double sens du mot, sont les plus liés à la manipulation de la langue. Le risque de remplacer le monde réel par le monde des mots est peut-être fonction du degré auquel chacun est condamné par sa position sociale à faire confiance aux mots pour interpréter et/ou agir sur le monde. Du degré aussi auquel chacun est amené, par son histoire psychologique et sociale, à vouloir se faire un nom et à confondre son destin avec celui de son nom. Ceci au point d'investir toute son ambition dans l'espoir de survivre à travers les quelques lettres de ce nom. Ce sont ces hypothèses adoptées à titre purement provisoire qui nous ont amené en tout cas à nous intéresser aux biographies des écrivains célèbres. Il n'est pas impossible de trouver des traces de fétichisme du nom, notamment chez Balzac, Mallarmé (5) et Rousseau. On aurait pu fournir d'autres exemples encore. Reste que pour parvenir à une véritable démonstration, il faudrait pouvoir expliquer pourquoi ces écrivains (et c'est vrai aussi pour Freud), plus que d'autres, étaient prédisposés à succomber au fétichisme du nom. En tout état de cause, cette démonstration devrait pouvoir articuler l'analyse sociologique et psychanalytique. On en est loin. C'est dire l'étroite limite du travail présenté ici.

### Honoré de Balzac

Honoré de Balzac (6) est né en 1799 de Bernard-François Balzac et de Laure (Anne-Charlotte) Sallembier. Il est l'aîné d'une famille de quatre enfants. Après lui, naissent Laure, Laurence et Henri. Dans une lettre, Balzac déclare : "Je n'ai jamais eu de mère". Et de fait, à peine né, il est placé en nourrice pour quatre ans chez la femme d'un gendarme, puis en demi-pension chez des étrangers avant d'être interne à six ans et demi au collège des Oratoriens de Vendôme dont il

5-Orphelin de mère à cinq ans, Stéphane Mallarmé reporte son affection sur sa soeur Maria qui meurt quand il a quinze ans. Deux ans plus tard c'est le tour de son amie Harriet dont le prénom contient presque celui de Marie. Le poète épousera Maria Gerhart avant de devenir pendant près de vingt ans le chevalier servant de Méry Laurent (née Marie-Rose Louviot) rencontrée dans l'atelier de son ami Manet. Il n'est pas totalement exclu que le rapport privilégié que Mallarmé semble entretenir avec le prénom Marie soit surdéterminé par la présence de la syllabe initiale MA dans son patronyme, dans celui de la deuxième femme de son père (Mathieu) et dans le prénom même de celui-ci (Numa).

6-Je remercie Nadja-Laura Vernier qui a effectué les premiers repérages dans la biographie de Balzac.

garde le plus mauvais souvenir. S'il faut en croire Honoré, de quatre à six ans, il ne voyait guère sa mère que les dimanches. Et durant les six ans qu'il passa au collège Vendôme, elle ne vint le voir que deux fois. Quand elle le prend enfin chez elle, c'est pour lui rendre "la vie si dure qu'à dix-huit ans je quittais la maison paternelle" (7). A cause d'elle, il a "enduré la plus épouvantable enfance qui soit jamais échue sur terre à un homme". La plaie ouverte pendant l'enfance faisait d'autant plus souffrir que Mme Balzac avait toujours préféré Henri, entre tous ses enfants. Dans sa détresse affective, Honoré reporte son affection sur sa soeur Laure, dont il fait sa confidente, et secondairement, sur son autre soeur, Laurence. Adolescent, il écrit (8) : "Heureux les frères dont les soeurs sont des Laure (...)" et parlant du mariage de ses soeurs, il s'exclame (9) : "Qui ne s'enorgueillira d'être pris par des Laure et des Laurence !".

Le destin semble exaucer ses vœux. A partir de 1822, l'écrivain éprouve une passion partagée pour une femme, Laure de Berny (née Hinner) qui porte le prénom de la mère frustrante et de la soeur adorée et, indirectement, de la plus jeune soeur, Laurence. Désignant toutes les femmes de la famille, ce prénom était prédisposé, dans la situation de chasteté qui était celle d'Honoré, à représenter toutes les femmes et donc la femme en général. Il n'est pas sans intérêt d'observer que Balzac tombe amoureux de Laure de Berny en 1822, alors que l'écrivain vient de "perdre" ses deux soeurs, Laure et Laurence, respectivement mariées en 1820 et 1821. Tout se passe comme s'il les retrouve à travers Laure de Berny. Celle-ci cependant avait environ vingt ans de plus que Balzac. Et l'écrivain sera conscient d'avoir trouvé en elle un substitut maternel : "Mme de B..., écrit-il un jour à Mme Hanska, n'était que mon immense filialité trompée, à qui une mère avait souri !". A voir la diversité des rôles assumés par Mme de Berny auprès de Balzac (amante, mère, conscience morale, conseillère et collaboratrice littéraire, agent de relations publiques, banque de prêt et refuge secret contre les créanciers), on aurait pu être tenté d'avancer que ces rôles pressentis suffisent à expliquer la naissance et l'épanouissement d'une passion sans qu'il soit besoin d'invoquer l'influence du prénom, si l'on n'était averti de l'extrême importance qu'Honoré accor-

rait aux noms. En ce domaine, il reprenait à son compte les idées développées par l'un des personnages de *Tristram Shandy*, le livre de Sterne, dont le prénom Laurence ne pouvait que plaire à Balzac. Selon la théorie exposée par l'auteur anglais, les noms prennent les propriétés des personnes qui les portent et communiquent ces propriétés aux porteurs suivants. Dans cette perspective, les noms exercent un effet de prédestination. C'est un thème qui revient de façon quasiment obsessionnelle chez Balzac, pour qui l'on peut déchiffrer les propriétés et parfois même le destin d'un individu en analysant le sens plus ou moins caché de son nom ou de l'anagramme de ce nom. Parfois même ("Z. Marcas"), le sens est enfoui dans les lettres mêmes du nom prises séparément. Notamment dans la lettre initiale du nom et jusque dans sa forme. Constatons que cette théorie ne fait que donner une forme particulière au postulat de la pensée populaire selon lequel il existe un lien entre le nom et la personne qui le porte et donc des ressemblances entre les porteurs d'un même nom. Ce postulat est au fondement des possibilités de transferts affectifs ayant pour support un nom. On n'est donc pas trop étonné de voir que dans certains cas où les personnages de Balzac opèrent des transferts affectifs d'une personne aimée à une autre, le support de ce transfert ne réside pas seulement dans des ressemblances physiques, psychologiques ou même de vêtements, mais parfois, semble-t-il, dans l'identité des noms. Le docteur Minoret aurait-il adoré à ce point Ursule Mirouët si celle-ci n'avait pas porté le prénom de sa femme morte, en même temps qu'elle lui ressemblait ? Dans *La cousine Bette*, Hortense Hulot quitte son mari Wenceslas et, le coeur brisé, prend avec elle son fils du même nom. Elle couvre alors "le petit Wenceslas de baisers, avec une joie délirante qui trahissait encore bien de l'amour pour le père". Dans *Béatrix*, encore, le vieux chevalier a aimé naguère madame l'amirale de Kergarouët. Son amour a fini par se reporter sur la chienne Thisbé, petite-fille d'une autre Thisbé, chienne de l'amirale : "Je tiens plus à cette chienne, dit-il en montrant Thisbé, qu'à ma vie. Cette petite est en tous points semblable à celle qu'elle caressait de ses belles mains et qu'elle prenait sur ses genoux. Je ne regarde jamais Thisbé sans voir les mains de Madame l'amirale". Une même psychologie s'exprime chez le vieux chevalier qui transfère son affection de la première Thisbé à la deuxième et chez Balzac qui passe des Laure de sa famille à Laure de Berny. On ne peut exclure dans ces conditions que Balzac ait été

7-A. Billy, *Vie de Balzac*, Paris, Flammarion, 1944, t. 2, p. 137.

8-*Ibid.*, t. 1, p. 38.

9-*Ibid.*, p. 41.

conscient de son propre fétichisme en matière de nom. Pour se convaincre du rôle joué par le prénom de Mme de Berny dans la passion qu'éprouve Balzac pour elle, il suffit d'observer qu'après 1829, l'écrivain remplace progressivement sa maîtresse vieillissante, Laure de Berny, par une autre Laure, Laure d'Abrantès. Et s'il fallait une dernière "preuve", on pourrait ajouter que selon André Billy, celui qui fut "l'ami intime" de Balzac, était un dessinateur-décorateur du nom de Laurent-Jan.

Des autres investissements affectifs importants de Balzac, il faut citer Henriette de Castries, Zulma Carraud, Marie du Fresnay, Fanny Guidoboni-Visconti, Claire Brunne (de son vrai nom Marbouty), Hélène de Valette, Louise de Brugnol et surtout, bien sûr, Eva Hanska, qui fut, après Mme de Berny, la deuxième grande passion de sa vie. Un coup d'oeil aux noms des personnes aimées permet d'observer, mais il s'agit peut-être d'un simple hasard, une certaine concentration des initiales autour de la lettre B qui commence le nom de Balzac (Abrantès, Berny, Brunne, Brugnol, Carraud, Castries). A cette série, on peut peut-être rajouter, mais avec précaution, le nom de Guidoboni-Visconti. On trouve en tout cas dans le livre de André Billy un bail où le comte Guidoboni signe Emile-Gui de Bigny. Il y a peu à dire du nom d'Eva Hanska. Notons cependant que le prénom de Mme Hanska faisait rêver

l'écrivain. Il se plaisait à dire qu'elle portait le prénom de la première femme. Comme le prénom de Laure, mais pour d'autres raisons, celui d'Eve pouvait, pour l'écrivain, évoquer toutes les femmes en une (10).

### Jean-Jacques Rousseau

Nous avons choisi le cas de Rousseau parmi d'autres possibles, pour tenter d'illustrer l'hypothèse, de loin la plus fragile de toutes, selon laquelle il n'est pas impossible que la distance entre les initiales des noms (le F de Freud et le J de Jung, le B de Balzac et le A de Mme d'Abrantès) n'interviennent aussi, même si c'est pour une part infime, dans les relations d'affinités. L'écrivain avait, on le sait, une certaine inclination au fétichisme en matière de nom. C'est ce qui apparaît bien dans l'engouement identificatoire qu'il éprouva un moment pour son homonyme, le poète Jean-Baptiste Rousseau avec lequel on le confondait souvent. Il l'a raconté lui-même, à 18 ans il dormit une fois, par hasard, dans une chambre qui avait abrité le poète. On le lui avait alors explicitement proposé comme modèle : "En me conduisant dans la chambre qui m'était destinée [Mr de la Martinière] me dit : 'Cette chambre a été occupée sous le comte du Luc par un homme célèbre, du même nom que vous. Il ne tient qu'à vous de le remplacer de

toutes manières et de faire dire un jour Rousseau premier, Rousseau second'" (11). S'il faut en croire Baldine de Saint-Girons, toute la vie de Jean-Jacques est orientée par l'effort pour échapper à ce "déterminisme onomastique" (12). Mais là n'est pas la question. On s'en rappelle, J.-J. Rousseau est né en 1712 d'Isaac Rousseau et de Suzanne Bernard. Cette dernière meurt à la naissance de son fils. Sept années auparavant était né François, le frère aîné de Jean-Jacques, qui fut plus tard enfermé dans une maison de correction. Quand Isaac Rousseau se remarie, il épouse, avec Jeanne François, une femme qui porte dans son nom complet les prénoms de ses deux garçons. On va retrouver le prénom de François dans certains investissements affectifs ultérieurs de l'écrivain. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est la récurrence de l'initiale V ou de sa forme redoublée W en tête du nom de personnes qui ont joué un rôle important dans la vie de Rousseau. D'abord, Mlle Vulson, cet amour de tête qui eut

11-J.-J. Rousseau, *Oeuvres complètes, Les Confessions*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1959, p. 157.

12-B. de Saint-Girons, Jean-Jacques ou Jean-Baptiste, *Littoral*, 3-4, 1982. Comme le rappelle Jean-Jacques lui-même, Jean-Baptiste était bien un modèle, mais à abattre : "Quelques auteurs se tuent d'appeler le poète Rousseau le Grand Rousseau durant ma vie. Quand je serai mort, le poète Rousseau sera un grand poète. Mais il ne sera plus le Grand Rousseau", *Confessions, op. cit.*, p. 1129, cité par Baldine de Saint-Girons.

13-J.-J. Rousseau, *ibid.*, p. 152.

10-Sources utilisées : S. Zweig, *Balzac*, Paris, Albin-Michel, 1950 et A. Billy, *ibid.*, t. 1 et 2.

épousent une femme portant le prénom de leur mère, et les filles un homme portant celui de leur père, varie régulièrement en fonction de l'ordre de naissance de l'enfant considéré, passant de 4,9 % pour les premiers-nés, à 3,7 % pour les sixièmes-nés ou plus. On aurait pu supposer que cette variation s'explique entièrement par les effets de mode, en matière de prénoms : les prénoms des parents sont probablement moins fréquents parmi les conjoints potentiels des sixièmes-nés que parmi ceux des premiers-nés. Rien pourtant n'est moins sûr. Le même tableau montre en effet que si l'on recommence le calcul sur les seules familles où le prénom du parent

concerné est encore suffisamment à la mode pour avoir été redonné à l'un des enfants, la variation reste de même force et de même sens (6,1 %-4,2 %). Et si l'on veut être absolument certain que la variation constatée doit beaucoup plus à la spécificité des rapports entre les différents enfants et leurs parents, qu'aux effets de mode en matière de prénoms, on peut refaire le calcul pour les hommes en ne tenant compte cette fois que des familles où la mère s'appelle Marie. Il s'agit en effet du prénom le plus fréquent chez les femmes et ceci, quelle que soit la génération considérée. On voit alors (tableau 2) que la variation reste de même sens : la fréquence des

Tableau 1—Fréquence avec laquelle on épouse un conjoint portant le même prénom que son parent de sexe différent (le père pour la fille, la mère pour le garçon), selon son propre ordre de naissance et selon que le prénom de ce parent est porté ou non par un autre enfant

	1er né		2e		3e-5e		6e et +		total	
	%	eff.	%	eff.	%	eff.	%	eff.	%	eff.
oui*	6,1	551	5,2	572	4,9	1 165	4,2	545	5,1	2 833
non**	4,4	1 360	4,1	996	3,6	1 353	3	300	3,9	4 009
total	4,9	1 911	4,5	1 568	4,2	2 518	3,7	845	4,4	6 842

\*oui : le prénom du parent concerné est également porté par un enfant.

\*\*non : ce prénom n'est porté par aucun enfant.

"les prémices de mon coeur" (13). Surtout Jean-Jacques se laisse entraîner à son premier vol par un certain François Verrat : "J'exécutais ma friponnerie avec la plus grande fidélité, mon seul motif était de complaire à celui qui me laissait faire" (14). On connaît bien sûr le grand amour qui lia l'écrivain à Françoise-Louise-Éléonore de Warens (nom qui s'écrit aussi à l'époque Vuarens) de la Tour. Jean-Jacques connaîtra ensuite un vif engouement pour un musicien boiteux, Venture de Villeneuve.

Dans un élan affectif visant à l'identification, et selon une technique que nous avons déjà vue à l'oeuvre chez d'autres, Rousseau va alors se rapprocher de son modèle en rapprochant son nom du sien. Il lui empruntera son nom de famille et fera en sorte que les initiales de son nom complet soient les mêmes que celles du nom de son ami : "Je ne vis plus rien que M. Venture et il me fit presque oublier Mme de Warens (15) (...). Je m'approchais toujours plus de mon grand modèle autant qu'il m'était possible : il s'était appelé Venture de Villeneuve ; moi, je fis l'anagramme du nom de Rousseau en celui de Vaussoire et je m'appelais Vaussoire de Vil-

leneuve" (16). On remarquera qu'ici la technique est tout à fait consciente et que l'écrivain triche puisque Vaussoire n'est le parfait anagramme de Rousseau qu'à condition de transformer un U en V. Si les lettres se ressemblent par leur forme, elles sont d'autant plus substituables l'une à l'autre qu'elles se suivent dans l'alphabet (17). On comprend mieux maintenant, semble-t-il, que Rousseau ait pu choisir comme femme Thérèse Levasseur (nom qui s'écrit aussi Le Vasseur) avec qui il eut cinq enfants (tous abandonnés) et en faveur de laquelle il rédigea son testament. Son nom contient la lettre V qui occupe une position tout à fait stratégique. Surtout, il constitue l'anagramme presque parfait du nom de l'écrivain :

ROUSSEAU  
R U SSEAV

et ressemble très fortement au pseudonyme dont on vient de parler :

VAUSS (O)RE  
VA SS E UR (18).

Il n'est pas impossible que Rousseau se soit senti particulièrement proche, toutes choses étant égales par ailleurs, des personnes dont l'initiale du nom se trouvait proche de la sienne dans l'alphabet. On le sait, à partir de 1767, et pour trois ans, Jean-

Jacques Rousseau prend le pseudonyme de M. Renou, démontrant ainsi sa capacité à s'identifier à un nom qui ne possède plus que quatre des huit lettres de son patronyme. Il se rapproche alors de Thérèse Levasseur en lui donnant comme nom son propre pseudonyme et en créant avec elle un lien de parenté biologique. Il la transforme en sa soeur, Mlle Renou. Quelques mois plus tard, il épouse cette soeur dont on a vu que le nom réel constitue l'anagramme presque parfait de son propre nom (Rousseau/Vasseur). Rousseau était-il conscient du rapport particulier qu'il entretenait avec les noms ? Pour parler plus précisément, savait-il que son mariage avec Thérèse Levasseur était aussi peut-être un mariage de noms ? On peut en douter. Et pourtant, on ne peut exclure qu'il se soit posé la question et que sa réponse ait pris la forme d'une dénégation. A quelqu'un qui lui demande sous quel nom (Rousseau ? Renou ?...) il s'est marié avec Thérèse Levasseur, il répond en effet : "Je ne sais pourquoi vous vous imaginez qu'il a fallu, pour me marier, quitter le nom que je porte ; *ce ne sont pas les noms qui se marient, ce sont les personnes* ; et quand, dans cette simple cérémonie, les noms entreraient comme partie constituante, celui que je porte aurait suffi puisque je n'en reconnais plus d'autre" (19).

14-Ibid., p. 33.

15-Ibid., p. 133. Le nom de Ven(ture) évoque le nom de jeune fille de Mme de Warens : de la (Tour). Notons au passage que ce dernier inverse les premières lettres du nom de (Rou)sseau / T(our).

16-Ibid., p. 148.

17-Notons que Vaussoire commence et finit comme Venture.

18-Notons en effet que ces noms commencent par VA, ce qui les rapproche du WA (ou VUA) des Warens.

19-Ibid., p. 663, souligné par nous.

choix d'objets incestueux passe de 21 % pour les deux premiers-nés à 16,3 % pour les autres. Sachant (tableau 1 + 2) que, quel que soit le prénom considéré, la fréquence des choix d'objet incestueux augmente quand le prénom du parent concerné est également porté par l'un de ses enfants, on peut se demander s'il s'agit bien là d'un simple effet de la plus grande fréquence dans la population globale des prénoms suffisamment à la mode pour être redonnés d'une génération à l'autre. Il n'est peut-être pas totalement absurde de penser que si deux personnes aimées portent le même prénom, cela peut agir comme un facteur de renforcement de la propension à épouser quelqu'un portant ce prénom. Mais, pour en être sûr, il faudrait pouvoir construire une contre-épreuve satisfaisante. Au vu des variations constatées plus haut, on peut en tout cas avancer l'hypothèse selon laquelle les cadets sont moins attachés affectivement à leur parent de sexe différent que les aînés. Comme si l'intensité des investissements affectifs des enfants diminuait à mesure qu'augmentait la différence d'âge et donc la distance culturelle et psychologique entre eux et leurs parents.

Le tableau 3 montre que la fréquence des choix incestueux augmente avec le nombre d'enfants

Tableau 2—Fréquence des choix incestueux masculins selon l'ordre de naissance de l'homme, selon le prénom (Marie ou un autre prénom) de la mère et selon que le prénom de cette dernière a été redonné ou non à l'une de ses filles

	H 1er et 2e né				H 3e né et +			
	Marie		autre		Marie		autre	
	%	eff.	%	eff.	%	eff.	%	eff.
oui	23,8	126	3,2	309	17,7	209	2,4	491
non	19,3	207	2,7	1 156	14,4	145	1,9	813
total	21	333	2,8	1 465	16,3	354	2,1	1 304

Tableau 3—Fréquence avec laquelle on épouse un conjoint portant le prénom de son parent de sexe différent, selon son propre ordre de naissance et le nombre d'enfants dans la fratrie

	1 à 5 enfants		6 enfants et +		total	
	%	eff.	%	eff.	%	eff.
1er né	4,3	1 347	6,2	564	4,9	1 911
2e né	4,2	1 067	5,1	501	4,5	1 568
3e né	3,7	712	4,7	462	4,1	1 174
4e né	4,7	546	4,1	798	4,3	1 344
total H	5,4	1 891	6,4	1 145		
total F	2,9	1 781	3,5	1180		

par famille. Pour expliquer cette variation, on peut faire deux hypothèses qui ne sont pas incompatibles. La première suppose, comme le voulait Durkheim, que l'intégration familiale augmente avec la taille de la famille. La seconde considère l'ensemble des germains comme un petit groupe de concurrents en lutte pour conquérir l'affection parentale. Cette dernière, telle qu'elle est perçue par les enfants à travers ces menues preuves que sont, par exemple, le temps consacré et les attentions particulières, constitue un bien dont la rareté objective augmente avec le nombre d'enfants dans la famille. Tout oppose de ce point de vue l'enfant unique ("l'enfant gâté") qui dispose des soins, de l'argent et du temps de ses parents pour lui seul, des enfants de familles nombreuses qui, dès la naissance, ont à se disputer les faveurs de leurs parents et sont objectivement condamnés sous ce rapport à la frustration. En bonne logique, l'intensité de la compétition, comme la rareté objective de l'affection parentale, tend à augmenter avec le nombre d'enfants. Or, comme on le voit dans d'autres luttes de concurrence, l'intensité de la compétition tend par elle-même à renforcer la valeur de l'enjeu. De ce fait, l'importance affective des parents pour les enfants et donc l'attachement des derniers pour les premiers augmenteraient avec la taille de la fratrie. C'est bien ce que semble montrer le tableau. Mais, on peut y voir aussi que la variation des fréquences est d'autant plus conforme à notre hypothèse qu'on va vers les premiers-nés. Elle l'est d'autant moins qu'on va vers les quatrièmes et cinquièmes-nés pour lesquels le sens de la variation s'inverse : leurs choix incestueux sont plus fréquents dans les familles de quatre à cinq enfants que dans les familles de six enfants et plus. Si cette distribution des fréquences devait subsister avec l'étude d'une population plus importante, il faudrait supposer que les effets de l'aggravation de la compétition varient selon l'ordre de naissance de l'enfant considéré. Comme dans toute compétition, l'attitude des concurrents varie selon les atouts objectifs et subjectifs (par exemple la confiance en soi) dont ils disposent. Ceux qui objectivement et subjectivement sont dotés du plus grand capital de départ peuvent être stimulés par une lutte dont l'intensité pourrait décourager les plus démunis. Objets des soins exclusifs des parents, les aînés tendent à être d'autant plus choyés à la naissance qu'ils bénéficient face à leurs parents d'une double rareté en tant qu'enfant et enfant d'un sexe donné. Les cadets ne peuvent objectivement faire l'objet de soins aussi exclusifs. Surtout ils sont d'autant moins rares pour leurs parents qu'il y a plus d'enfants, a fortiori de même sexe, avant eux. Moins choyés à la naissance, toutes choses égales par ailleurs, et disposant donc d'un moindre capital de résistance aux frustrations affectives, pensant, à tort

ou à raison, être moins aimés, les cadets se sentent moins bien placés que leurs aînés, qui leur sont d'ailleurs souvent proposés comme modèle, dans la compétition affective qui oppose les enfants. A elle seule, la différence d'âge ne peut que renforcer ce sentiment d'infériorité. En bonne logique, cette inégale répartition de la confiance en soi entre aînés et cadets devrait trouver à s'exprimer dans une moindre fréquence des choix d'objet narcissiques des cadets. De fait, la fréquence avec laquelle on épouse quelqu'un portant le même prénom féminin ou masculinisé que soi baisse lorsque l'on passe des deux premiers-nés (17,4 ‰) aux sixièmes-nés et suivants (12,5 ‰) (30). Tout se passe comme si, par une sorte de mécanisme de défense, une partie des cadets de familles nombreuses étaient amenés, par ce sentiment d'infériorité, à s'émanciper affectivement de leurs parents. Ils se mettent ainsi en position de se soustraire à des frustrations qu'ils sont moins bien préparés affectivement que d'autres à supporter. Cette émancipation est sans doute facilitée par le fait que leurs parents n'ont pas eu, autant qu'avec les aînés, le loisir de se les attacher. Voilà qui permettrait de mieux comprendre aussi pourquoi la fréquence des choix incestueux diminue régulièrement quand on va des premiers-nés aux sixièmes-nés et plus (tableau 1). Mais, un autre facteur contribue probablement à attacher particulièrement les aînés à leurs parents dans les familles nombreuses. Ils sont peut-être d'autant plus portés à investir affectivement sur leurs parents qu'ils peuvent mieux s'identifier à eux comme chaque fois qu'ils sont amenés à les remplacer auprès des enfants plus jeunes.

La psychanalyse le montre, le rapport aux autres se décide progressivement et pour une part importante dans l'expérience du rapport aux parents. Si cela est vrai, et si les analyses qui précèdent le sont aussi, on devrait trouver plus souvent chez les cadets que chez les aînés cette attitude de retrait vis-à-vis des autres qui peut se transformer en rejet de ceux dont on se croit rejeté et qui fonctionne comme mécanisme de défense contre les frustrations affectives dont les autres peuvent être la source. De fait, la fréquence avec laquelle on tend à vivre seul et célibataire tend à augmenter quand on va vers les cadets dont l'ordre de naissance est le plus élevé : 2,2 ‰ pour les premiers et deuxièmes-nés des deux sexes, 3,1 ‰ pour les troisièmes et quatrièmes-nés, et 4,7 ‰ pour les cinquièmes-nés et plus. Mais, pour que l'argumentation soit plus solide, ne faudrait-il pas qu'il y ait plus de vocation religieuse chez les cadets que chez les aînés ? Le tableau 4 montre d'abord que la propension à entrer dans le clergé augmente fortement avec le nombre d'enfants par famille, passant de 2,2 ‰ dans les familles de un ou deux enfants, à plus de 9 ‰ dans les familles de sept ou plus. Dans le milieu social étudié, un nombre élevé d'enfants exprime bien souvent une forte intériorisation des valeurs catholiques associée au refus de la contraception. Il est donc naturel que la propension à faire partie du clergé soit maximale dans les familles

Tableau 4—Chances de faire partie du clergé selon l'ordre de naissance et le nombre d'enfants dans la famille

	nombre d'enfants				total eff.
	1-2 %	3-4 %	5-6 %	7 et + %	
1er et 2e né	2,2	3,2	4,5	8,4	4,4 3 689
3e et 4e né		3,8	5,6	8,8	6 2 127
5e né et +			7,9	10,3	9,6 1 548
eff.	801	1 939	1 971	2 653	7 364

30—Le calcul prend en compte le mariage de plus de 16 000 personnes. Il s'agit de la seule variation statistique pour laquelle nous avons pu exploiter l'ensemble du *Livre de familles* du Nord. A ordre de naissance égal, les choix dits narcissiques sont légèrement plus élevés quand Ego porte le même prénom que son parent de même sexe.

**Tableau 5—Fréquence avec laquelle on épouse un conjoint portant le prénom de son parent de sexe différent selon que l'on possède ou non le prénom de son parent de même sexe**

	1er né	2e	3e	4e et +	filles	garçons	total	eff.
m nom	5,9	4,7	4,9	4,4	4,1	6	5,3	1 258
nom diff.	4,3	4,6	4,1	3,9	2,9	5,6	4,2	5 565

les plus nombreuses. Tout indique pourtant qu'on ne peut comprendre complètement la distribution des vocations religieuses, comme d'ailleurs du célibat, si l'on ne tient pas compte du rapport qu'ils entretiennent avec l'économie des échanges affectifs intra-familiaux. Si la force du catholicisme des parents à famille nombreuse permet de comprendre la fréquence des vocations dans ces familles, elle ne peut expliquer de façon totalement satisfaisante la régularité étonnante avec laquelle les chances de devenir membre du clergé, nulles pour les enfants uniques, augmentent progressivement chaque fois qu'on ajoute un ou deux enfants à la fratrie et ceci même pour les premiers-nés. On comprend mieux l'extrême régularité de cette progression en se rappelant que l'intensité des frustrations subies par les enfants dépend, toutes choses égales par ailleurs, de la taille de la fratrie, c'est-à-dire du nombre des concurrents en lutte pour l'affection parentale. Mais le tableau 4 montre aussi que les chances de devenir membre du clergé sont, à nombre égal d'enfants par famille, d'autant plus fortes qu'on s'éloigne des aînés, pour aller vers des cadets d'un ordre de naissance élevé. C'est que l'intensité des frustrations subies et les réactions qu'on leur oppose ne dépendent pas seulement, pour chacun, du nombre des concurrents, mais aussi de sa position dans les rapports de force qui mettent les cadets en situation dominée. Pour expliquer la fréquence particulière du célibat laïc et de la vocation religieuse chez les cadets, on avancera l'hypothèse selon laquelle une partie des cadets les plus dominés dans la compétition affective qui oppose les enfants, tendent à désinvestir affectivement leurs parents, leurs frères et soeurs (ce qu'il reste à démontrer), l'institution familiale et, de façon plus générale, le monde des autres, pour s'isoler dans un célibat laïc ou se replier dans une autre famille, religieuse celle-là, où ils peuvent retrouver les substituts acceptables des pères, des mères et des frères/soeurs dont il ont eu à souffrir et dont malgré tout ils ont la nostalgie. Dans le cadre de cette nouvelle famille où les conflits affectifs sont plus feutrés et d'autant moins dramatiques que les germains s'y sont regroupés librement sur la base du sacrifice de chacun à tous, ils peuvent se livrer à l'amour de ces deux sublimes figures parentales que sont Dieu et la Vierge. Ceci avec d'autant moins de réticence et d'appréhension que ces parents de substitution sont réputés disposer à l'égard de leurs enfants d'un amour à la fois juste et infini : tel donc que ce qui est donné à l'un n'est pris à personne, à la différence de ce qui se passe avec les parents "ordinaires". Et dans la nouvelle économie des échanges affectifs, les frustrations et les rivalités sont peut-être d'autant moins vivement ressenties que la plupart des germains ne se connaissent pas, que les parents sont invisibles et

**Tableau 6—Fréquence avec laquelle on épouse quelqu'un portant le prénom de son parent de sexe différent selon le pourcentage de la fratrie appartenant à son propre sexe**

	0 - 29 %	30 - 49 %	50 - 59 %	60 % et +
%	3,8	4,2	4,3	4,6
n	362	1 196	1 496	3 660

n = le nombre des choix incestueux potentiels par rapport auquel le calcul est fait.

que les preuves d'amour sont impalpables, de telle sorte que comptabilité et comparaison sont impossibles.

Le système de transmission des prénoms dans les familles du Nord présente, on l'a vu, cette particularité, par rapport au système karpathote, qu'on peut y redonner directement le prénom des parents à leurs propres enfants. Si l'on tend spontanément à s'identifier aux personnes de même nom que soi, comme le suppose Stekel, cela devrait être également vrai pour les enfants de même prénom que leurs parents. Du fait de la confusion créée dans l'imaginaire, un fils portant le même prénom que son père devrait être particulièrement lié à sa mère. De fait, le tableau 5 montre qu'à ordre de naissance égal, les enfants qui portent les prénoms de leurs parents de même sexe, épousent plus souvent que les autres des conjoints portant les prénoms de leurs parents de sexe opposé. Si cela devait se confirmer sur une population plus importante, on aurait là une belle démonstration de l'importance du nom dans la définition de la personnalité.

Une partie des hypothèses développées plus haut repose sur le postulat selon lequel la valeur affective de chacun des membres de la famille pour les autres dépend, au moins pour une part, de sa rareté relative. S'il en est ainsi, la fréquence des choix incestueux des enfants devrait dépendre de la position du parent concerné dans les rapports de force numériques entre les sexes, au sein de la famille. Un homme serait par exemple d'autant moins attaché à sa mère qu'il aurait plus de soeurs. C'est bien ce que semble montrer le tableau 6. On y voit en effet que la propension d'Ego à épouser quelqu'un de même prénom que son parent de sexe différent augmente légèrement mais régulièrement au fur et à mesure que ce parent améliore sa position dans les rapports de force numérique entre les sexes : cette propension est de 3,8 %, quand le pourcentage de la fratrie appartenant au sexe d'Ego ne dépasse pas 29 %, alors qu'elle est de 4,6 % quand ce pourcentage dépasse 59 % (31).

31—Dans la même logique, quand les enfants de même sexe que les parents concernés par les choix d'objet ont au moins trois ou quatre représentants de plus que les représentants du sexe d'Ego, la fréquence avec laquelle ce dernier épouse quelqu'un du même prénom que ce parent n'est que de 3,1 %, elle passe à 4 % quand ils n'ont qu'un ou deux représentants de plus que l'autre sexe, à 4,4 % quand les membres des deux sexes sont à égalité ou quand le sexe d'Ego a au moins un ou deux représentants de plus que l'autre sexe et, enfin, à 4,6 % quand il a au moins trois représentants de plus que celui du parent concerné par son choix incestueux.

## Frères et sœurs

Il suffit d'examiner les rapports entre frères et sœurs pour s'apercevoir que l'hypothèse développée plus haut n'est pas déraisonnable : là aussi, la valeur affective de chacun pour les autres dépend, pour une part, de sa rareté relative. Ego épouse d'autant plus souvent quelqu'un portant le même prénom qu'un germain de sexe différent du sien, que ce germain est en position favorable dans les rapports de force numériques entre les sexes ou pour parler plus précisément, que le sexe d'appartenance du germain en question est plus faiblement représenté dans la fratrie que celui d'Ego, de telle sorte que ce germain bénéficie vis-à-vis d'Ego d'une rareté relative. La fréquence de ce type de choix passe de 4,2 % quand moins de 30 % de la fratrie a le sexe d'Ego à 5,4 % quand au moins 70 % de la fratrie est dans ce cas (tableau 7). A d'autres signes encore, on peut voir que la position de chacun dans les rapports de force symboliques tend à se traduire par une position approximativement homologue dans les rapports de force affectifs. L'examen des rapports entre membres de la fratrie de sexe différent montre, par exemple, que les chances d'épouser quelqu'un de même prénom qu'un germain sont maximales (6 %) lorsque ce germain est le premier-né des enfants, pour diminuer ensuite régulièrement avec l'ordre de naissance : 5,1 % pour un germain deuxième, troisième ou quatrième-né ; 4,7 % pour un cinquième, sixième ou septième-né ; 3,7 % enfin, pour un huitième-né ou plus.

Mais, pour mieux comprendre les investissements affectifs dans la fratrie, il faut aussi tenir compte des effets produits par la relation existant entre les âges ou entre les ordres de naissance des personnes concernées. C'est chez les deux premiers-nés que l'on trouve l'attachement le plus fort aux septièmes-nés et aux suivants, et la réciproque est vraie (tableau 8). L'attachement des plus âgés aux plus jeunes est peut-être lié à la tendresse pour des inférieurs qui, du fait de la grande différence d'âge, ne sont pas des concurrents directs et qui, par leur seule existence, contribuent à renforcer le statut des aînés.

**Tableau 7—Fréquence avec laquelle on épouse quelqu'un portant le même prénom qu'un germain de sexe différent (ex : la sœur pour son frère), selon le pourcentage de la fratrie appartenant à son propre sexe**

	0 - 29 %	30 - 39 %	40 - 50 %	51 - 69 %	70 % et +
%	4,2	4,6	5,2	5,2	5,4
n	1 607	2 363	5 222	4 928	1 684

n = le nombre des choix incestueux potentiels par rapport auquel le calcul est fait.

**Tableau 8—Fréquence avec laquelle Ego épouse quelqu'un ayant le prénom d'un germain de sexe différent, selon l'ordre de naissance des deux personnes concernées**

	1er + 2e né		3e-6e		7e et +		total	
	%	eff.	%	eff.	%	eff.	%	eff.
1er + 2e né	5,6	1 603	5	3 701	5,3	905	5,2	6 209
3e et 6e né	5	2 809	5,2	3 007	4,1	1 459	4,9	7 275
7e et +	7,2	525	4	1 059	2,8	735	4,4	2 315
total	5,4	4 937	4,9	7 769	4,1	3 095		15 799

Quant aux plus jeunes, s'il ne faut pas négliger la part de réciprocité qu'il peut y avoir dans leur fort attachement aux aînés, ils expriment en tout cas leur position dominée dans les rapports de force symboliques et affectifs au sein de la fratrie par une distribution particulièrement dissymétrique de leurs investissements affectifs. Plus détachés que les autres de parents apparemment incapables de répondre à leurs besoins affectifs, plus détachés aussi globalement de leurs germains, ils montrent dans leur attachement exceptionnel aux deux premiers-nés, qu'ils font de ces derniers de véritables substituts parentaux. Il est vrai que les aînés ne le sont jamais autant, si l'on peut dire, que pour des cadets d'un ordre de naissance élevé. A la limite, ils tendent à occuper pour eux la position de quasi-parents. Les rapports que les septièmes-nés et les enfants d'un ordre de naissance plus élevé entretiennent avec les deux aînés contrastent très fortement avec ceux qu'ils semblent avoir avec les germains qui, sous le rapport de l'ordre de naissance, appartiennent à leur propre classe. Ici, la présence des choix incestueux est si rare qu'on est probablement fondé à parler de conduite d'évitement. Pour comprendre cela, il faut supposer que ces cadets étendent à tous les membres de leur classe la dévalorisation dont, avec plus ou moins de raisons, ils se sentent l'objet et qui est, en tout cas, inscrite objectivement dans leur position structurale. Mais, la quasi-répulsion qu'ils semblent éprouver pour les personnes de même prénom que les germains de leur classe ne serait peut-être pas aussi forte si les prénoms en question n'évoquaient pas pour eux ceux de leurs concurrents les plus directs dans la lutte affective particulièrement aiguë qui règne dans les familles nombreuses. Il n'est pas indifférent, à cet égard, de constater que si l'attachement des six premiers-nés à leurs germains est maximal lorsqu'il s'agit de leur germain le plus proche et qu'aucun autre enfant ne les sépare, c'est l'inverse qui se passe avec les septièmes-nés et les suivants qui s'attachent, eux, d'autant plus aux autres membres de la fratrie qu'ils sont plus éloignés d'eux et qu'il y a plus d'enfants qui les en séparent (tableau 9). Comme si, passé un certain seuil de frustration, la

**Tableau 9—Fréquence avec laquelle Ego épouse un conjoint portant le prénom d'un de ses germains, selon l'ordre de naissance d'Ego et le nombre d'enfants qui le sépare de ce germain**

	0		1-2		3 et +	
	%	eff.	%	eff.	%	eff.
E1-E2	6,2	2 226	4,4	2 130	4,8	1 853
E3-E6	5,6	2 394	4,7	3 463	4,3	1 418
E7 et +	2,2	439	3,9	678	5,3	1 198

**Tableau 10—Fréquence avec laquelle Ego épouse un conjoint portant le prénom de son germain le plus proche, selon l'ordre de naissance d'Ego et selon que le germain en question est plus âgé ou plus jeune que lui**

	E1 E2		E3 E4		E5 et +	
	%	eff.	%	eff.	%	eff.
+ âgé	6,5	761	5,5	976	6,3	666
+ jeune	6,1	1 465	4,7	716	3,3	475
total	6,2	2 226	5,2	1 692	5	1 141

proximité de l'âge qui, normalement, rapproche finissait par faire triompher la rivalité sur l'affinité.

Quels que soient son ordre de naissance et son sexe, Ego tend à épouser de préférence un conjoint portant le prénom de germains plus âgés que lui. Cette règle reste vraie (tableau 10) si l'on s'en tient cette fois aux deux germains les plus proches d'Ego. Ceux dont aucun enfant ne les sépare. Dans tous les cas, Ego est plus attaché affectivement au germain qui le précède immédiatement qu'à celui qui le suit (32). C'est dire l'importance du rapport d'âge dans l'économie des échanges affectifs intra-familiaux et que cette dernière est directement liée aux rapports de force symboliques qui contribuent à structurer la fratrie. Mais, comme le montre le même tableau, l'importance qu'Ego accorde à la différence d'âge dans ses rapports affectifs avec ses deux germains les plus proches, varie fortement selon son propre ordre de naissance. Elle augmente progressivement quand on s'éloigne des aînés pour aller vers les ordres de naissance les plus élevés. Ce sont les cinquièmes-nés et les suivants qui établissent la plus forte discrimination entre le germain qui les précède et celui qui les suit. Comme si plus on était dominé dans les rapports de force symboliques liés à l'ordre de naissance, plus on était condamné à prêter une attention fascinée au rapport d'âge existant entre soi et ses germains les plus immédiats, ne serait-ce en partie que pour prendre un minimum de valeur dans la différence d'âge favorable existant avec le germain suivant. Chaque cadet chercherait ainsi à inculquer au suivant, notamment en la lui faisant sentir lourdement, l'idée de l'importance symbolique de la différence d'âge qui les sépare. Ce travail d'inculcation a d'autant plus de chance de réussir que celui qui en est l'objet peut réutiliser cette manière de penser et de faire à son profit dans ses rapports avec le germain qui le suit. On comprend alors que, du point de vue d'Ego, une grande différence de valeur sépare le germain qui le précède de celui qui le suit. Comme bien souvent la répartition inégale des investissements affectifs suit celle de la valeur. Mais, pour comprendre l'ensemble de ces variations, il faut peut-être aussi rappeler que dans tous les cas, le rival le plus proche d'Ego est, dans l'enfance au moins, le germain qui le suit immédiatement. Dès sa naissance et pour un moment important, ce dernier devient l'objet privilégié de l'affection parentale. On l'a maintes fois constaté, le plus âgé des deux se sent alors si fortement frustré que bien souvent, pour défendre sa propre valeur affective aux yeux de ses parents, il est condamné à adopter des attitudes régressives, c'est-à-dire à faire l'enfant et à rivaliser d'enfance avec le plus jeune. Plus tard, Ego peut d'autant mieux supporter les prétentions du germain qui le précède qu'elles semblent légitimées par la différence d'âge et donc fondées en nature. Il supporte peut-être d'autant moins celles du germain qui le suit immédiatement qu'elles sont ressenties comme de possibles menaces d'humiliation contre la position qu'il détient de droit et qui

semble elle aussi fondée en nature. En bonne logique, l'intolérance d'Ego vis-à-vis de la menace que représente le germain qui le suit doit augmenter avec son propre ordre de naissance et être d'autant plus forte qu'il manque de confiance en soi et qu'il occupe une position dominée dans les rapports de force symboliques intra-familiaux.

L'admiration des cadets pour leurs aînés les entraîne, on le sait, à imiter ces derniers, c'est-à-dire pour une part à s'identifier à eux. Comme on pouvait s'y attendre, cette imitation s'exprime dans des choix matrimoniaux identificatoires ou, pour parler plus clairement, dans une certaine propension des cadets à épouser des personnes de même prénom que les conjoints de leurs aînés de même sexe. Conformément aux analyses qui précèdent, la force avec laquelle un enfant parvient à influencer, dans ce domaine, le comportement des germains qui sont plus jeunes que lui dépend de son propre ordre de naissance. La fréquence avec laquelle on choisit quelqu'un de même prénom que le conjoint de son germain de même sexe, et plus âgé que soi, est en effet maximale quand le germain en question est l'aîné de la fratrie. De 5,7 %, elle tombe à 5,1 % quand il est deuxième, troisième ou quatrième-né, puis à 4,5 % quand il est cinquième-né ou plus (33). On le voit, on imite d'autant plus ses germains de même sexe qu'ils détiennent une position dominante dans les rapports de force symboliques intra-familiaux et d'autant moins qu'ils n'y occupent qu'une position dominée. Cette imitation est d'ailleurs quelquefois parfaitement consciente. Ainsi, pour ce cadet originaire du Nord et qui, ayant épousé une femme de même prénom que celle de son frère aîné, déclare dans une interview : "C'était l'image d'un mariage réussi. J'ai pensé que si ce nom avait marché pour lui, il pouvait aussi marcher pour moi [...] j'y ai pensé pour la première fois au moment où je me suis marié. Ça m'a gêné, car j'ai pensé que mon choix était un peu limité et que je n'étais pas très libre".

Quel que soit son ordre de naissance, la tendance d'Ego à imiter un germain plus âgé et de même sexe que lui est plus forte quand il y a au moins un enfant entre les deux (5,7 %) que lorsque personne ne les sépare (4,5 %). Comme si, dans ce dernier cas, la différence d'âge n'était pas suffisante pour faire naître admiration et comportement imitatif. Mais, on peut probablement y voir aussi surtout un effet des rivalités inévitables entre germains de même sexe qui, lorsqu'ils se suivent immédiatement, sont des concurrents directs dans la compétition affective familiale. Pour se convaincre que la faiblesse de la différence d'âge n'est pas le seul facteur intervenant, il suffit d'observer que si l'on sépare les cas où un enfant sépare les germains de ceux où il y en a au moins deux, la fréquence des choix imitatifs ne varie pratiquement pas (respectivement 5,6 et 5,8 %).

Si la force avec laquelle un enfant est capable d'influencer les choix matrimoniaux de ses germains plus jeunes tend à croître quand on se dirige vers le premier-né de la famille qui est en position dominante dans les rapports de force symboliques, la propension à imiter ses germains plus âgés augmente, elle, légèrement, quand on va vers les cadets les plus dominés sous le rapport de leur ordre de naissance.

32—Que les hommes épousent plus souvent des femmes portant les prénoms de leurs sœurs plus âgées qu'ils n'épousent les femmes portant ceux de leurs sœurs plus jeunes, montre bien que les variations constatées ne peuvent s'expliquer comme des effets de la mode en matière de prénom. En effet, si c'était le cas, du fait que l'homme est généralement plus âgé que sa femme, la relation devrait être inverse.

33—n = respectivement, 2 129 ; 2 879 ; 833.

La chance d'imiter un germain donné est de 4,9 % pour les deuxièmes-nés, de 5,1 % pour les troisièmes et quatrièmes-nés, et de 5,5 % pour les cinquièmes-nés et les suivants. Sachant que les cadets sont globalement plus détachés de leurs germains de sexe différents que les aînés, il faut en déduire que la logique à laquelle obéissent les choix incestueux n'est pas la même que celle qui gouverne les choix imitatifs. Il va de soi que les échanges affectifs intra-familiaux sont infiniment plus complexes que ne le laissent entrevoir les variations statistiques présentées ici. En doublant le nombre des mariages étudiés, comme nous avons l'intention de le faire, on peut espérer mieux isoler les variations les plus solides et affiner les hypothèses proposées. Certaines variations utilisées ici sont très faibles et pourraient même être remises en question par un dépouillement complet du *Livre de familles*. Les premiers résultats présentés aujourd'hui suggèrent néanmoins que notre hypothèse centrale n'est pas déraisonnable.

Au total, une sociologisation méthodique des hypothèses psychanalytiques permet de montrer que les désirs inconscients, tels qu'ils sont structurés par les rapports sociaux, tournent systématiquement l'impératif de l'échange et les interdits portant sur l'inceste. Les sujets sociaux parviennent ainsi à maximiser les profits potentiels qu'ils peuvent attendre des mariages en cumulant, sans même souvent s'en rendre compte, les bénéfiques de l'échange et ceux de l'inceste (34). On voit les limites de la théorie lévi-straussienne de l'échange, mais l'insuffisance de cette théorie vient aussi du fait qu'on ne peut prétendre comprendre les mariages sans tenir compte de l'ensemble des intérêts en jeu et des rapports de force économiques, symboliques (35) et affectifs qui contribuent à les expliquer, notamment en structurant l'inconscient des décideurs, que ces derniers soient d'ailleurs les principaux intéressés eux-mêmes, ou les responsables parentaux des stratégies matrimoniales. S'il est vrai que, comme l'affirme la psychanalyse, les rapports de parenté interviennent dans les choix amoureux, même s'ils ne sont pas sanctionnés par le mariage, dans les choix amicaux et, de façon plus générale, dans tous les choix de partenaires (y compris même dans le choix d'un psychanalyste) pourvu qu'ils comportent un minimum d'investissement affectif, on voit que la sociologisation des hypothèses psychanalytiques comporte des applications qui débordent largement le champ de l'alliance pour concerner l'ensemble des affinités électives.

Pour ce type de recherche, le nom, du fait de son importance sociale et psychologique, fournit au chercheur un indicateur d'un intérêt d'autant plus grand que par ses caractéristiques propres, il constitue par ailleurs un instrument d'analyse d'une objec-

tivité et d'une précision quasiment inespérées. Le nom et le prénom que l'on porte et peut-être même les lettres qui les composent, spécialement les premières ou celles qui sont prononcées le plus fortement, fonctionnent comme des signes qui sont décodés par l'inconscient et interprétés dans une logique substantialiste, comme des informations sur la nature même du porteur ainsi identifié.

L'inconscient, on le voit, est spontanément cratylien. Le substantialisme puise une grande partie de sa force dans le fait que le prénom informe réellement, bien que partiellement, sur la nature même du porteur. Il livre des renseignements objectifs sur la nature sociale et biologique (âge, sexe, appartenance sociale) de celui qu'il désigne. Illusion bien fondée, la pensée populaire ne fait après tout que tirer toutes les conséquences possibles de ce constat. Et s'il paraît évident que la nomination assume une fonction logique en permettant de distinguer les individus les uns des autres, on oublie trop souvent les effets secondaires de cette mise en ordre dans un contexte où le stock des noms, des prénoms et des phonèmes est limité. Le classement de plusieurs individus dans une même catégorie linguistique tend à créer entre eux un lien, si menu soit-il, sur lequel vient s'enraciner le substantialisme de la pensée populaire. On voit à quel point ont raison ceux qui prétendent que les catégories de la langue contribuent à structurer la perception du réel.

Certes, le prénom (ou le nom) ne constitue qu'un des supports parmi d'autres possibles comme, par exemple, la ressemblance physique ou psychologique, des choix incestueux ou narcissiques. Tout indique pourtant que la logique de ces choix reste la même quel que soit le support utilisé par l'inconscient. Si l'on accepte ce postulat, on voit que la description de la logique des choix fondés sur des prénoms ou des noms donne directement accès à l'ensemble des règles selon lesquelles les rapports de parenté réels interviennent dans les choix matrimoniaux, et plus généralement, des partenaires. Pour chaque société ou classe sociale, on peut alors essayer de retrouver la logique spécifique selon laquelle les choix matrimoniaux sont, en partie en tout cas, déterminés par ces rapports de parenté réels. Mais, l'on peut aussi prendre le chemin inverse et utiliser le calcul de la fréquence relative avec laquelle on tend à épouser des conjoints portant les prénoms d'une catégorie donnée de proches parents comme instrument pour mieux connaître les rapports de parenté réels propres à une société donnée et pour accéder à l'économie des échanges affectifs qui leur est associée (36). Cette technique peut même s'appliquer aux sociétés disparues. Il suffit pour cela qu'elles aient laissé des traces écrites des choix matrimoniaux de leurs membres.

Certes, une comparaison des premiers résultats obtenus dans l'étude des Karpathiotes et dans celle des familles du Nord de la France semble montrer l'existence de quelques lois transculturelles de l'économie des échanges affectifs dont l'une pourrait être la position privilégiée de l'aîné des enfants dans les rapports de force affectifs intra-familiaux. Une comparaison systématique de la variation de la fréquence des choix d'objet incestueux dans des sociétés et des catégories sociales différentes, devrait nous permettre de distinguer les caractéristiques les plus générales de l'économie des échanges affectifs intra-familiaux de celles qui sont les plus dépendantes des structures sociales. D'ores et déjà, on peut avancer qu'il serait utile de transposer à l'étude de la famille la distinction utilisée notamment par Pierre Bourdieu dans l'étude des classes sociales entre les propriétés de position et les propriétés de condition.

34—C'est ce qu'on voit aussi, mais cette fois sur un plan plus conscient, avec le cas exemplaire du mariage avec la cousine parallèle patrilinéaire. Voir P. Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Ed. de Minuit, 1980, livre 2, chap. 2.

35—*Ibid.*

36—Reste une question épistémologique. Que fait la technique utilisée de l'objet qu'elle traite ? On dira qu'elle est réductrice en ce qu'elle semble nier l'ambivalence des sentiments. En réalité ce qu'elle peut saisir c'est l'expression, dans les choix d'objet, de l'état, à un moment donné du temps, du rapport de force existant entre les pôles positifs et négatifs de l'ambivalence.

Quel que soit le système de transmission des biens, les aînés, par exemple, doivent certaines des caractéristiques des rapports qu'ils entretiennent avec leurs frères et sœurs à leur position structurale dans la fratrie. Une étude de l'économie des échanges affectifs qui se voudrait complète, devrait analyser systématiquement l'ensemble des propriétés associées

à chacune des positions structurales possibles sous le rapport de l'ordre de naissance à l'intérieur d'un sexe donné, comme à l'intérieur de l'ensemble de la fratrie, sans oublier les effets spécifiques des intervalles d'âges plus ou moins grands entre les différentes personnes concernées et l'influence du nombre total d'enfants dans la famille.

## Le nom du psychanalyste dans sa relation au transfert

Des nombreux textes insistant sur l'importance du nom de l'analyste, on peut retenir, à titre d'exemple, ceux de Sandor Ferenczi, Georges Groddeck, René Major, François Perrier et Antoinette Fouque.

### Sandor Ferenczi

"Compte tenu de l'importance cruciale du complexe d'Œdipe, refoulé (amour et haine pour les parents) dans toutes les névroses, on ne s'étonnera guère que le comportement tout naturellement bienveillant, compréhensif, pour ainsi dire 'paternel' du psychanalyste puisse engendrer des sympathies conscientes et des fantasmes érotiques inconscients dont les objets premiers étaient les parents. Le médecin n'est jamais qu'un de ces 'revenants' (Freud) qui font ressusciter pour le patient les figures disparues de son enfance. (...) Des ressemblances physiques dérisoires : couleur des cheveux, traits, gestes, manière de tenir la plume, prénom identique ou vaguement analogue évoquant une personne autrefois importante pour le patient, suffisent à engendrer le transfert. Le 'ridicule' apparent d'un transfert établi sur des ressemblances aussi infimes me rappelle que Freud a signalé comme le facteur déclenchant du plaisir dans une certaine catégorie du mot d'esprit 'la représentation par le détail' (*Darstellung durch ein Kleinstes*), c'est-à-dire par l'élément propre à supporter le transfert des affects inconscients. C'est également par de semblables détails minuscules que le rêve évoque les objets, les personnes et les événements ; il apparaît donc que le procédé poétique de la 'partie pour le tout' a également cours dans le langage de l'inconscient" (1).

### Georges Groddeck

"(...) Je ne voudrais pas discuter plus avant ces transferts d'amour qu'effectuent hommes et femmes sur le médecin, je voudrais revenir aux résistances. (...) J'ai déjà relevé auparavant qu'une des raisons d'empêchement est mon prénom. Un exemple peut servir d'illustration. J'avais un malade que j'ai traité pendant de longues années et dont j'avais obtenu jusqu'à un certain point le rétablissement, puis ça n'avança plus. (...) C'est par hasard qu'il apparut que c'est le nom de Georg qui était l'élément gênant, parce que le malade avait lu dans son enfance un livre qui avait fortement préoccupé son esprit, ça s'appelait : Robert le mousse. Un garçon se sauve de chez ses parents pour courir le vaste monde. Il y est incité par un garçon plus âgé qui porte le nom de Georg. Il lui dit de prendre l'argent pour le voyage jusqu'à Hambourg. Ils fracturent la caisse du père, un honnête artisan. Mais au lieu de prendre uniquement l'argent pour le voyage, ce Georg emporte toute la fortune du pauvre vieux père, sans que l'ami le sache, et il s'enfuit avec. Il arrive un grand malheur. (...) Cette histoire avait fait une si profonde impression que le nom de Georg devait en rester chargé. (...) Au nom de Georg et à certaines combinaisons déterminées dans la conversation, de graves symptômes de maladie se déclaraient, des accès de fièvre et des frissons, de graves inflammations de la gorge, des symptômes typhoïdiques, etc. (...)

Le nom était très chargé. (...) Il existait un ancêtre avec ce nom, qui avait subtilisé une grande partie de la fortune. Puis il y a quelque chose de curieux encore : un fantasme de salut jouait aussi un grand rôle, et plus précisément, le fait de sauver une jeune fille d'un danger, de l'agression par des voyous ; c'est une variété du fantasme de saint Georges. Au lieu que ça devienne un moyen de secours, ce fantasme de saint Georges devient un obstacle de plus, parce que le malade revendiquait le nom pour lui, il était à la fois ange et démon. Les qualités diaboliques, il les déversa sur moi, et il voulut conserver pour lui les qualités angéliques. J'ai encore fait

d'autres expériences avec ce nom. Les auditeurs qui savent le grec connaissent la signification du nom, dont dérive l'insulte de "paysan". Quand quelqu'un était mécontent de moi, c'est ma nature paysanne qui apparaissait au premier plan, et des régressions survenaient dans la convalescence. Georg évoque phonétiquement *gehörchen* – obéir –, ce qui est aussi un obstacle. Il y a beaucoup de gens qui ont été tourmentés par l'obéissance, qui ne souhaitent pas ce mot ; il y en a aussi qui ont précisément vis-à-vis de moi le besoin de faire de l'opposition, et qui veulent me démontrer par l'insuccès : tu es un médecin maladroit. A l'obéissance se rattachent les fantasmes bien connus de coups (...) (2).

### René Major

"Rien ne permet de décider a priori sur quel versant de la crête campe le sujet. Tenez, par exemple : 'Je veux faire une analyse avec vous, à cause de votre nom. Votre nom, c'est tout ce que je sais de vous... ou de moi'. Et voilà un nom propre devenu un signifiant d'élection, investi des idéaux liés à l'ascendance ou à la filiation, à la stature morale ou à la primauté du rang. (...) La conjonction alternative a d'emblée marqué que ce signifiant serait rassembleur ou diviseur. (...) Ou encore : le nom aura été mis en pièces. Des lettres du nom, détachées, transportées, se seront substituées les unes aux autres, auront effectué la rencontre, organisé le transfert. D'autres lettres seront tombées, trouvant leur gîte dans l'oubli ou le non-transférable. Le nom se sera fait le support d'un lien imaginaire mais aussi d'un partage symbolique et d'une dispersion dans le réel" (3).

### François Perrier

"Je me suis souvent demandé dans quelle mesure on ne choisissait mon divan psychanalytique plutôt qu'un autre que parce que, dans Perrier, le père y est" (4).

### Antoinette Fouque

"De 1978 à 1982, dit Antoinette Fouque, j'ai fait une analyse avec Bela Grunberger. Je ne voulais pas terminer ma vie analytique sans avoir essayé un divan non lacanien. Il y avait une odeur de basilic dans la maison, un humour, une sagesse et une orthodoxie. Grunberger était très misogyne et les séances étaient chronométrées. Il n'a jamais exprimé aucune hostilité à l'encontre de Lacan. Il m'a aidée à me détacher de mon transfert à Lacan et m'a permis sans haine de comprendre où courait le lacanisme. Lacan, c'était mon grand-père qui s'appelait Jacques, et Grunberger, c'était mon analyste freudien. Mon père s'appelait Alexis Grugnardi et il était berger. Quand j'avais lu *Les Bucoliques*, le bel Alexis m'avait posé la question de l'homosexualité de mon père. Je suis allée voir Grunberger et lui ai dit : 'Mon père s'appelait Alexis, vous êtes Bela le bel Alexis, vous êtes 'Grün' et vous êtes Berger, c'est donc vous'. Il a ri et a dit : 'Moi aussi je suis berger'" (5).

1-S. Ferenczi, *Psychanalyse I*, Paris, Payot, 1909-1912, cité in : *L'identification*, Paris, Tchou, 1978.

2-G. Groddeck, *Conférences psychanalytiques à l'usage des malades*, 29e conférence, 7 mars 1917, Paris, Champ Libre, 1981.

3-R. Major, *Le discernement*, Paris, Aubier, 1984, pp. 83-84.

4-F. Perrier, *L'alcool au singulier*, Paris, Inter-Éditions, 1982, p. 93.

5-E. Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, Paris, Seuil, 1986, t. 2, pp. 430-431.